

ESSAI PSYCHOPATHOLOGIQUE
SUR
ARTHUR SCHOPENHAUER
(1788-1860)

Thèse pour le Doctorat en Médecine
présentée et soutenue publiquement le Vendredi 22 décembre 1933

PAR

René-Laurent AYMES

Elève du Service de Santé de la Marine
Né le 26 Août 1909 à La Seyne-sur-Mer (Var)

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, Professeur	<i>Président</i>
		GREYX, Professeur	{ <i>Juges.</i>
		DELMAS-MARSALET, Agrégé.....	
		FABRE, Agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE J. BIÈRE
18-20-22, rue du Peugue

1933



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548421_0024

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1933-1934

N° 100

ESSAI PSYCHOPATHOLOGIQUE
SUR
ARTHUR SCHOPENHAUER
(1788-1860)

Thèse pour le Doctorat en Médecine

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 22 décembre 1933

PAR

René-Laurent AYMES

Elève du Service de Santé de la Marine

Né le 26 Août 1909 à La Seyne-sur-Mer (Var)

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, Professeur	<i>Président.</i>
		CREYX, Professeur	{ <i>Juges.</i>
		DELMAS-MARSALET, Agrégé.....	
		FABRE, Agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, rue du Peugue

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS. Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUIL
RIVIÈRE, BARTHE, DENIGES, AUCHE, SELLIER, BEILLE, CASSAET

PROFESSEURS

MM.	MM.
Clinique médicale	MAURIAC.
Clinique chirurgicale.....	DUPÉRIÉ.
Pathologie et thérapeutique générales.....	CHAVANNAZ.
Clinique d'accouchements.	BEGOUIN.
Anatomie pathologique et microscopie clinique.....	CARLES.
Anatomie	ANDERODIAS.
Anatomie générale et histologie	SABRAZES.
Physiologie	VILLEMIN.
Hygiène.....	G. DUBREUIL.
Médecine légale et déontologie.....	PACHON.
Electroradiologie et clin. d'électricité médicale..	LEURET.
Chimie	LANDE
Botanique et matière médicale.....	RÉCROU
Pharmacie	CHEILLE.
Zoologie et parasitologie.	GOLSE.
Médecine expérimentale..	DUPOUY
Clinique ophtalmologique.	MANDOUL
	N
	TEULIÈRES
	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie....
	ROCHER
	Clinique gynécologique....
	GUYOT.
	Clinique médicale des maladies des enfants.....
	CRUCHET
	Chimie biologique et médicale.....
	DELAUNAY.
	Physique médicale et pharmacentique.....
	SIGALAS.
	Médecine coloniale et clinique des maladies exotiques.....
	BONNIN
	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques....
	PETGES.
	Clin. des mal. des voies urinaires..
	DUVERGEY
	Clinique des maladies nerveuses et mentales.....
	ABADIE
	Clinique d'oto-rhino-laryngologie ..
	PORTMANN.
	Toxicologie et hygiène appliquée.....
	LABAT.
	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....
	CREYX
	Clinique dentaire
	CAVALIE.

MICHELEAU (Médecine générale).

MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie). LACOSTE (Histologie).

PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales).

PAPIN (Chirurgie générale). R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	MM.
Anatomie	DUBECQ.
Anatomie.....	DUFOUR.
Physiologie.....	FABRE.
Médecine générale.....	AUBERTIN.
	DAMADE.
	PIECHAUD.
	DELMAS-MARSALET.
	Chirurgie générale.....
	CHARRIER.
	LOUBAT.
	Obstétrique
	RIVIÈRE.
	Ophtalmologie
	BEAUVIEUX.
	Dermatologie et syphiligraphie.....
	JOULIA.
	Chimie générale pharmacentique et toxicologie..
	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.	MM.
Médecine opératoire	PAPIN
Accouchements ..	RIVIÈRE.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.
Ophtalmologie	CABANNES (en congé)
	Puériculture
	FAUGERE
	Pharmacie chimique
	N.
	Zoologie et parasitologie
	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N...

Cours complémentaire annexe — Prothèse et rééducation professionnelle

Cours complémentaire annexe. — Clinique dentaire

GOURDON

DELGUEL

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni leur donner ni approbation ni improbation.



A MON PERE — A MA MERE

C'est la Bonté que je devrais dire. Vous avez été pour moi, qui ne le méritais pas toujours, toute indulgence, toute tendresse. Dans les mauvais moments, j'évoque l'image de vos chères têtes et je reprends aussitôt ma sérénité. Il me sera d'une joie intense de manifester ma piété filiale, bien mieux que par les mots, par le souvenir.

A TOUS MES PARENTS

A MONSIEUR ET MADAME LOUIS QUINIO

Tout jeune encore, je m'accoutumai à considérer votre maison comme étant aussi un peu la mienne. J'ai, depuis, toujours trouvé une place au sein de votre foyer familial : vous êtes de ceux qui épuisent l'amitié durant toute une vie. A vous les marques de mon affection et de ma reconnaissance.

A MONSIEUR ET MADAME FRANÇOIS GIACOMI

Vous êtes, comme vous vous plaisez à le répéter vous-mêmes, ceux que j'appelle mes grands amis. Il n'est pas un seul des instants qui nous furent communs où je n'aie ressenti combien douce et précieuse m'est votre compagnie. Je suis sans doute privilégié d'avoir eu droit, chez vous, à l'adoption du cœur.

A MES CAMARADES

DES TROUPES COLONIALES ET DE LA MARINE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE ET DES COLONIES
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR
CROIX DE GUERRE
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF BRUN

SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE ET DES COLONIES
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CROIX DE GUERRE
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

PROFESSEUR D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE

ET DE MICROSCOPIE CLINIQUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

MÉDECIN-CHEF DU SERVICE DES CONTAGIEUX

A L'HOPITAL D'ISOLEMENT

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*Je vins, voici un an, chercher
conseil auprès de vous. Dans
l'ambiance reposante de votre
laboratoire de l'hôpital Pelle-
grin, vous avez bien voulu m'ac-
corder votre magistrale tutelle.*

*J'admire, à côté du savant
pour qui le microscope devient
un merveilleux instrument de
création, le lettré distingué dont
la belle et vaste culture a prodi-
gué des fruits abondants et
rares.*

QUELQUES DONNEES BIOGRAPHIQUES

Dantzig, lorsque Arthur Schopenhauer y naît, le 22 février 1788, relève encore de la Diète de Pologne, jouissant des dernières faveurs que lui aura conférées la vieille Hanse. Centre commercial de première grandeur, elle abrite cette bourgeoisie riche du haut négoce — à laquelle appartient notre pessimiste en herbe — dont le libre penser et les idées libérales s'abreuvent volontiers au théisme de Voltaire et aux idées de d'Alembert et de Diderot. Ainsi, Schopenhauer, sous l'égide de son père Floris, prend son élan intellectuel aux sollicitations des encyclopédistes et des classiques français.

A 9 ans, il est envoyé, au Havre, chez le correspondant de son père, Grégoire de Blésimare. Déjà, Helvétius, Chamfort suscitent son enthousiasme ; il se passionne aussi pour le « grandiose Voltaire », pour les « immortels écrits de Catoanis », dont on retrouve, dans sa philosophie, les généreuses traces. Il étudie les lettres avec une telle ferveur qu'il en oublie, en deux ans, sa propre langue ; de retour au bercail, à Hambourg, il sera obligé de la réapprendre. Au cours de cette période, il a acquis des raisons nouvelles de se détourner de la voie des affaires que lui ont ouverte trois générations de ses ascendants. Sur les instances de son père, il entre à l'Institut commercial Runge, de Hambourg. Il y passe quatre années, sans joie, rebuté par le ton positif et plat des choses de la finance. Entre temps, il s'échappe vers Hanovre, Prague, Dresde, Leipzig, Berlin. Son père, se rendant compte de sa répugnance naturelle pour les affaires le met en face d'une alternative absolue : l'entrée

immédiate dans un gymnase ou un voyage de deux ans à travers l'Europe au terme duquel il devra se plier à la volonté paternelle. Arthur, comme son père l'avait prévu, opte pour le plaisir le plus proche. Tour à tour, il visite l'Angleterre, où il note la « stupide bigoterie » britannique ; la France, Paris où il a le bonheur de connaître Louis-Sébastien Mercier, l'auteur célèbre du *Tableau de Paris*. A ce moment, la tournée se précipite ; la famille nomade, après avoir fait étape à Bordeaux, Montpellier, Nîmes, Marseille, Toulon, les îles d'Hyères, Lyon, Chamonix, la Suisse, Vienne, Dresde, se scinde à Berlin. Floris regagne Hambourg ; Arthur et sa mère Johanna demeurent. Notre philosophe reçoit la confirmation dans l'église où il avait été baptisé, la *Marienkirche*, sa vie religieuse s'est arrêtée à cette consécration : avec le métaphysicien va apparaître l'athée.

De retour à Hambourg, il tient sa promesse et s'initie aux transactions dans les bureaux du sénateur Jenisch. Ce fut un mauvais employé : il a l'impression de se sentir « dévoyé » (*me vitam deviam esse secutum*). En avril 1805, Floris meurt subitement. Arthur est ébranlé par ce deuil qui accroît sa mélancolie au point de la faire « dégénérer en maladie noire ». Il tente de rester fidèle à son engagement. De nombreuses lettres adressés à sa mère, émigrée à la Cour de Weimar, disent son amertume, son découragement. Johanna, excédée par ses plaintes, le dégage de sa parole et lui permet de s'installer à Gotha. Il passe 6 mois au gymnase, sous la conduite de Jacobi et de Döring ; puis vient à Weimar où, avec Passow et Lenz, il s'applique tant à l'étude qu'il est bientôt prêt à aborder l'Université. Le 9 octobre 1809, âgé de 21 ans, il se fait immatriculer à la Faculté de Médecine de l'Université de Göttingen. Il semble qu'il ait tout d'abord orienté ses connaissances vers les sciences biologiques. Il mène de front l'anatomie enseignée par Hempel, la physiologie, l'anatomie comparée avec Blumembach. Bientôt, il change de domaine ; on le voit

emprunter successivement à la bibliothèque le *Specimen archaeologiæ telluris* de Blumembach, le *Materia medica* de Linné, les *Epigrammes* de Martial, enfin l'*Histoire de la Philosophie* de Teuneman, les ouvrages de Schelling, Platon, Aristote, Kant, Schulze. Le Nil est désormais sur le chemin du Caire. Son maître Schulze, d'abord Bautien, s'en retourne jusqu'au plus pur scepticisme. Il fallait, selon lui, en revenir à Hume. Il suggère à son jeune disciple de se « rendre maître de ces deux-là » (Platon et Kant) avant de passer à Aristote et à Spinoza, « conseil, dira Schopenhauer, dont je ne me suis jamais repenti ».

C'est de cette époque que datent ses premières amitiés, superficielles, dans lesquelles il ne se livre jamais à fond. « Mon âge plus mûr, mon expérience plus riche, écrit-il dans son *Curriculum*, mon caractère très différent me tenaient toujours à l'écart et faisaient la solitude autour de moi. » Il fréquente chez Hertz, sorte d'Arsenal en miniature, s'emballe à la lecture des poèmes de Tieck. Il contracte des liaisons durables avec Osann, Lewald, Astor, Bunsen ; il goûte, dès cet instant, « les plus beaux jours » de sa vie.

Voulant parfaire sa culture, il est attiré par Berlin où Hegel, Schleiermacher, Fichte, « les trois sophistes, les trois charlatans », dira-t-il bientôt, professaient alors dans tout l'éclat de leur renommée. Les formules algébriques de Fichte, son dédain pour la nature, l'obscurité de ses formules, irritent Schopenhauer qui voulait « au moins de la clarté dans l'erreur ». « Misérable, écrit-il encore dans des notes prises à la deuxième leçon de Fichte, dis-nous si dans ce galimatias tu as pensé quelque chose d'intelligible. » Schleiermacher n'est pas mieux traité. Au cours de sa leçon sur la vision, la visibilité et la pure lumière, l'étudiant vindicatif consigne, en marge de la conférence : « Aujourd'hui, comme nous n'avons à notre disposition que la pure lumière et pas de chandelles, il a fallu s'arrêter là. » De la philosophie de Schelling, « le troisième charlatan », il ne

lui est resté qu'un cruel calembours : Schelling avait qualifié son système de « science de la science » (*Wissenschaftlehre*). Il est bien plutôt, rétorque Schopenhauer, le « vide de la science » (*Wissenschaftleere*).

C'est contre Hegel qu'il réserve sa grande animosité. Sa philosophie n'est, pour lui, qu'un « syllogisme cristallisé » ; elle contient, en tout, « trois quarts de non-sens et un quart de pensée corrompue ».

Il ne néglige pas malgré ses rancunes, d'étendre ses connaissances scientifiques. Il est assidu aux cours de l'astronome Bode, du physiologiste Horkel, de Lichtenstein, le naturaliste, F. Aug. Wolf, le célèbre critique d'Homère, le séduit dans la causerie. On le voit même dans l'amphithéâtre de dissection de Rosenthal. Arrive la guerre d'indépendance. Schopenhauer ne répond pas aux appels de Körner ; il paie bien un sabre d'honneur à un étudiant pauvre, achète, à un certain lieutenant Helmholtz, un uniforme et un Sophocle ; quant à lui, il fuit Mars et ses légions. Dans la bourgade paisible de Rudolstadt, il est tout joyeux « de n'avoir ni un soldat à voir, ni un tambour à entendre » (printemps de 1813). Il y termine tranquillement sa thèse de doctorat *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* ; il adresse l'ouvrage à l'Université voisine d'Iéna, qui lui envoie en retour le diplôme de docteur (2 octobre). La thèse est publiée quelques jours après à Rudolstadt. En novembre 1813, il revient à Weimar, auprès de sa mère. Des froissements continuels naissent du fait de la présence, sous le toit de Johanna, d'un artiste Fr. Müller que Schopenhauer, avec son langage rude et acerbe, n'hésite pas à considérer comme un « rastaquouère ». Ses silences réprobateurs, son facies morose, ses jugements qu'il pose sur un ton d'oracle, « son air agressif et désagréable aux autres », irritent Johanna au point qu'elle lui signifie son congé (mai 1814). Il ne devait jamais plus revoir sa mère ni sa sœur.

Mais cette courte station à Weimar a laissé, dans l'esprit

de Schopenhauer des vestiges inaltérables. Le grand Goëthe avait lu le traité sur *La quadruple racine du principe de raison suffisante* et remarqué notamment le passage où le « jeune docteur » expose le rôle de l'intuition dans la démonstration géométrique. Il accueille, chez Johanna, ce « jeune homme difficile à connaître » ; il le trouve « homme remarquable et plein d'esprit ». Schopenhauer, quittant Weimar, présente à Goëthe un cahier blanc où celui-ci inscrit ce beau distique :

« *Willst der dich deines Werther freuen
So musst der Welt die Wert verteihen.* »

(8 mai)

Soit impassibilité dédaigneuse, soit résignation spinoziste, Goëthe lui apparaît comme le type du génie contemplateur. Comme il le reconnaîtra lui-même, il en a « reçu la grâce ».

Il se réfugie à Dresde. Délivré de toute contingence vis-à-vis des siens, de l'Université, sa pensée « fermente » au sein de l'indépendance pure, sa philosophie « se dégage peu à peu, comme un beau paysage des brouillards du matin ». Il est remarquable, note-t-il, que, dès 1814 — ma 27^e année — « tous les dogmes de mon système, même les plus secondaires s'établissent ». De fait, tous les arcs-boutants du volontarisme sont déjà là, en puissance, prêts à soulever, à déraciner l'arbre trop vieux d'Aristote et de Spinoza : théorie du sujet pur, primat de la volonté, identité de la volonté et de la chose en soi, néant de la vie et libération par la suspension du vouloir, vanité du suicide, « chef-d'œuvre de Maïa, illusion du plaisir génésique. Il érige sa doctrine comme le sculpteur sa statue : elle est « objective, naïve comme toute œuvre d'art vraie ; elle s'élève à l'intuition dans sa sincérité » (*ehrlichkert*).

Plus que jamais, il s'intéresse, se mêle à la vie artistique. On le voit, tantôt dans le Musée des Princes de la Maison de Saxe, tantôt à l'Opéra italien de la Cour, dans les ate-

liers, les cafés, cénacles littéraires. Dans ses nombreuses rencontres, il distingue Gottlob Von Quandt, Louis-Sigismond Ruhl, un ami de Göttingen, qui nous a laissé, du pessimiste, deux vivants portraits. Sur le conseil de Goëthe, il dirige son activité vers une théorie des couleurs qu'il concrétise dans un opuscule : *La vision et les couleurs* paraît en 1815. Il envoie à Goëthe un exemplaire, impatient d'obtenir son approbation. Le poète, choqué de voir le disciple battre en brèche le point de vue du maître, garde le silence. Après une dernière instance de l'élève, la brouille survient entre les deux écrivains, orientés « l'un vers le Nord, l'autre vers le Sud ».

Mars 1818 : le grand ouvrage est achevé. Epuisé par l'effort, Schopenhauer part pour l'Italie, convaincu que ses théories vont faire flamber le monument philosophique. Dans les derniers jours de décembre, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* paraît chez l'éditeur Brockhaus.

Pendant ce temps, Schopenhauer parcourt Venise, Florence, Milan. Un revers de fortune le fait revenir en hâte à Dantzig, où il défend âprement ses intérêts. Forcé par la nécessité, il conquiert le titre de privat-docent de la Faculté de philosophie de Berlin avec « sa leçon d'essai sur les quatre différentes sortes de causes ». Quelques jours plus tard, il ouvre un cours privé de cinq heures par semaine, « sur la philosophie en général, c'est-à-dire sur l'essence du monde et sur l'esprit humain ». En août 1820, devant un échec total, il abandonne son maigre auditoire et part de nouveau pour l'Italie. Après de multiples détours, il se retire enfin à Francfort (juin 1833) avec la ferme intention de ne plus céder au « démon des voyages ». Il y passe les 27 dernières années de sa vie dans son cabinet, entre le buste de Kant, les portraits de Goëthe et de Descartes et une statuette thibétaine à laquelle il attachait un grand prix. Son seul compagnon animé est un épagneul qu'il a baptisé Atma (âme du monde en sanscrit).

Connaissant le détail d'une de ses journées, on les connaît toutes. Cette régulière succession des menus faits de la vie pratique de Schopenhauer est à rapprocher de l'existence pendulaire de Kant à Königsberg. Il prend ses repas à l'hôtel d'Angleterre ; va lire les journaux au casino ; fait, chaque après-midi et par n'importe quel temps, une promenade à travers la campagne. Le soir, il écrit, lit ou joue sur sa flûte quelque motif de Haydn ou quelque air italien. Il attend calmement son heure, assuré que sa gloire, même tardive, même posthume, brillera d'un vif éclat au firmament des penseurs. Lorsqu'elle arrive enfin, portée par le zèle de ses « apôtres actifs », Dorguth, Frauenstœdt, Lindner, Becker, Adam Von Doss, David Asher, Bahnsen, ou par la plume des critiques étrangers, John Oxenford à Londres, Saint-René Taillandier à Montpellier, il l'aspire avec délices, avec recherche, comme un breuvage à la fois doux et vénéneux. La plus basse flagornerie, les louanges les plus plates lui sont autant d'occasions de s'énorgueillir de « sa dignité impériale ».

Même la Faculté, qu'il avait accusée d'organiser, contre son *Monde*, la « conjuration du silence », lui ouvre enfin ses portes. A Leipzig, on met au concours un mémoire sur sa doctrine. Des professeurs annoncent des cours sur sa philosophie. Des peintres, des sculpteurs de talent, comme Elisabeth Ney, veulent le fixer sur la toile ou dans le marbre. Richard Wagner lui adresse un exemplaire du *Ring*, avec une dédicace où il exprime « sa vénération et sa gratitude ».

Comme il l'écrivait à Frauenstœdt, le « Nil est arrivé au Caire ».

LE CARACTERE PSYCHOLOGIQUE.

« Ce qui me rend si agréable la société de mon chien, c'est la transparence de son être. Mon chien est transparent comme le verre. »

SCHOPENHAUER.

Au moment où le génie de Schopenhauer va s'épanouir en sa pleine fécondité, il est permis de se demander pourquoi cet homme heureux, libre, dès son enfance, de tout souci matériel, fort de cette indépendance sans laquelle il n'est point de philosophie possible, va dresser, contre l'existence, un réquisitoire aussi amer, dispenser, à la jeune génération, des accents aussi désenchantés.

D'autre part, la question se pose de savoir si ce penseur de génie, ce novateur, car enfin, il faut l'avouer, son volontarisme constitue une révolution dans la tradition intellectualiste, a vraiment vécu sa pensée, s'il a jeté les assises de sa doctrine suivant des directives d'ordre rigoureusement logique, s'il a pu, et dans quelles limites, échapper à l'emprise de sa nature animale.

Il s'est toujours plu à soutenir que l'individu hérite du père le tempérament, les passions, les tendances, qualités fondamentales, décrète-t-il, et qui, seules, impriment, à l'être pensant, sa véritable personnalité psychologique. L'intelligence, faculté secondaire, dérivée, procéderait essentiellement de la mère. Cette manière de voir, il se vantait de l'appuyer au moins de son propre exemple. Il serait puéril de vouloir faire une distinction absolue entre l'intelligence et les propriétés affectives qui ont, l'une sur les autres, des réactions complexes, intriquées. Mais il reste vrai que

Schopenhauer a possédé au plus haut degré cet esprit de finesse, cette verve incisive qui donnaient, à la conversation de sa mère, son tour étincelant.

Il est vrai encore qu'il a manifesté de bonne heure, comme son père, ces penchants bizarres, voisins de la lipémanie. Il est, comme lui, d'une susceptibilité extrême. C'est un colérique. Un de ses amis « les plus bienveillants », von Quandt, écrit en 1818 : « Il est violent comme l'ouragan¹. »

C'est avant tout un mélancolique. « Jour néfaste, dira René, que celui où je vins au monde. » Et Henri Heine gémit, dans le *Livre de Lazare* : « La mort est bonne, cependant il vaudrait mieux encore n'être jamais né. »

Ici, le langage est le même; et le leitmotiv ne s'évade, à aucun moment, de la plus pure nuance romantique. « Dès mon jeune âge, rapporte-t-il, j'ai toujours été mélancolique. Une fois — je pouvais avoir dix-huit ans — j'ai pensé en moi-même, malgré ma jeunesse, que ce monde ne pouvait pas être l'œuvre d'un Dieu, non plutôt d'un diable. J'ai certainement, pendant mon éducation, eu trop à souffrir du tempérament de mon père. »

Les continuels déplacements² dont fut agitée son adolescence, loin de dissiper cette disposition à la mélancolie, ne contribuent qu'à renforcer sa tristesse native. A-t-il la bonne fortune d'évoluer dans le cadre grandiose des Alpes? Ces sites admirables ne provoquent, chez lui, qu'un profond découragement. Vient-il à séjourner à Lyon? Il n'emportera, de cette ville, que le souvenir de la place des Terreaux et des scènes lamentables dont elle fut le théâtre sous Fouché et Collot-d'Herbois. Il visite les pays riverains de la Méditerranée, les îles d'Hyères, exubérantes de soleil et de gaieté; il n'en retient que l'impression désolée à lui causée par la vue du bagne de Toulon³.

1. *Lettre à Adèle*, Schemann, p. 489.

2. *Reise durch das sübliche Frankreiche*, au t. XVIII des œuvres complètes, 24 vol., Leipzig, 1834.

3. Gwinner, *Arthur Schopenhauers aus persönl. Umgang dar gestellt*, 3^e éd., p. 24.

Une autre fois, plein d'un juvénile entrain, il part, avec les siens, pour une promenade en voiture; mais on passe, dès le début du parcours, devant des huttes misérables, et cela suffit à le rendre morose jusqu'à la fin de la journée.

Déjà, en 1807, sa mère lui écrit de Weimar : « Je sais combien peu tu as en toi du sens joyeux de la jeunesse, quelle disposition à ruminer mélancoliquement tu as reçue de ton père en triste héritage¹. » C'est qu'il a reçu en partage, comme l'exprime si bien M. Ruyssen, « cette acuité dans la perception du mal qui exaspère la moindre piqure et par avance ternit la joie. Il a quelque chose du Méphistophélès entre les doigts de qui les fleurs se dessèchent soudain². » C'est bien là la source interne de ce pessimisme dont la précocité surprend : il est irréductible parce qu'inné. Il relève d'une aptitude particulière à souffrir; il n'est que la conséquence intellectuelle d'une remarquable puissance d'affectivité. Écoutons cette plainte tellement poignante : « Dès ma dix-septième année, avant d'avoir reçu aucune culture supérieure, je fus saisi de la misère de la vie comme le Bouddha, dans sa jeunesse, quand il aperçut la maladie, la vieillesse, la douleur et la mort.³ » Childe Harold ou Rolla n'ont pas eu de paroles plus désespérées; maladie du siècle, douleur du monde ou *der Weltschmerz*, l'origine ne change pas, aussi intime : elle réside dans ce que l'on pourrait appeler un état permanent d'anaphylaxie émotionnelle.

Deuxième trait non moins saillant de sa physionomie romantique : ce mélancolique est un passionné. Il va, sans transition, de la dépression à l'excitation psychique. Lors des premiers moments de Hambourg, quel emportement dans ce petit poème : « O volupté ! ô enfer ! ô sens ! ô amour que rien ne peut satisfaire ni dompter.³ » Il appartient, au fond, à la malade génération de son siècle qui adore la vie mais la maudit sans cesse. « La femme, proclamera-t-il, est

1. *Lettre du 26 avril* (Schemann, p. 6),

2. Th. Ruyssen, *Schopenhauer*, F. Alcan, 1911, p. 84.

3. *Schopenhauer's Nachlass*, p. 366.

le grand ennemi... Elle est la complice du génie de l'espèce qui n'a qu'une pensée, positive et sans poésie : la durée du genre humain¹. » Mais il ne craint pas de s'abaisser aux liaisons les plus vulgaires. A Berlin, ses amis seront parfois obligés de l'arracher à de grossières débauches. A Dresde, comme à Berlin, il lui naît un enfant naturel, mais il part aussitôt, d'un cœur léger, pour un long voyage en Italie. « La femme, dit-il encore, a accompli une chose merveilleuse le jour où elle a spiritualisé l'amour². »

Pourtant, de passage à Venise, il jouera les Roméo avec une jeune fille de la bonne société et c'est à regret qu'il s'éloignera « de l'ensorcelante cité où les bras enchanteurs de l'amour l'avaient longtemps retenu ». C'est seulement dans sa paisible retraite de Francfort qu'il sera bien aise d'en être quitte enfin avec « le tumulte de l'amour³ ».

Que de contradictions ! A la vérité, il n'a pratiqué aucune des vertus qu'il a enseignées. Et certes, la thèse est séduisante de penser, avec Kuno Fisher, « qu'il a assisté à la tragédie de la misère humaine... assis dans un fauteuil extrêmement confortable ».

Autre paradoxe - qui n'est pas en désharmonie avec le relief romantique que nous avons modelé à cette grande figure — il se laisse porter au mal par ses inclinations, s'en rend compte, mais n'esquisse, contre elles, aucune réaction. Il aimait à répéter cette boutade de Byron : « The more I see of men, the less I like them; if I could say so of women too, all would be well. »

Vainement se prend-il d'enthousiasme pour Pascal ou la vie admirable de Saint-Elisabeth de Hongrie ces nobles têtes de l'ascétisme chrétien. Regardant, un jour, le portrait de l'abbé de Rancé, fondateur de l'Ordre de la Trappe, il s'en

1. Challemeil-Lacour, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870.

2. Challemeil-Lacour, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870.

3. Gwinner. *A. Schop., aus persönl Umgang dar gestellt*, 3^e édition, p. 323-324.

détournera avec un geste douloureux en murmurant : « C'est l'affaire de la grâce¹. »

Est-ce à dire que sa vie et son œuvre sont étrangères? Celle-là ne peut-elle expliquer celle-ci? Et faut-il chercher ailleurs que dans des tristesses vécues les germes généreux de sa philosophie?

« Le pessimisme de Schopenhauer, dit Challemel-Lacour, ne saurait s'expliquer ni par les circonstances sociales — d'espoir universel et de renaissance nationale — ni par le dégoût d'un homme déjà blasé. Schopenhauer n'est pas un Werther, il n'avait jusqu'alors abusé de rien². » Quels abus? quelles circonstances sociales? Schopenhauer est de la lignée des Tieck, des Holdœrlin. Il eût pu prendre place dans les rangs de cette jeunesse impatiente et ardente qui, ralliée au drapeau de Lessing et de Herder, voudra, de toutes ses forces, une existence nouvelle. Peut-on voir un superflu de vouloir-vivre, ou un excès, dans la recherche du plaisir en les prétentions exagérées, les vagues aspirations, les souffrances imaginaires du héros de Goethe?

Plus simplement, Schopenhauer n'a pas su, comme Goethe, lutter contre la maladie de son temps, acquérir cette « santé de l'âme et la vigueur de l'esprit qui donne une pleine et harmonieuse possession de soi-même. » C'est sans doute ce qu'entendait Goethe, lorsqu'en 1814, il prodiguait, à son jeune disciple, ce pénétrant conseil : « Veux-tu jouir de ta propre valeur? Prête une valeur au monde³. »

Comme le furent Chateaubriand, son compatriote Heine, le chantre des *Reisebilder* et tant d'autres illustres victimes, Schopenhauer est resté prisonnier de l'orgueil excessif du « moi ».

Cette confession de lui-même va bien mieux nous dire ce sentiment de solitude par quoi il a l'impression de se sentir muré dans son « moi » : « Dès que j'eus commencé à penser,

1. Gwinner A, *Schop.*, aus persönl. Umgang dar gestellt, 3^e édition, p. 246.

2. Challemel-Lacour, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870.

3. *Schopenhauer's Sämmtliche Werke*, 6^e vol. t. VI, p. 186.

je me suis trouvé en désaccord avec le monde. Dans ma jeunesse, ce sentiment m'a souvent oppressé, car je supposais que la raison se trouvait du côté de la majorité.. Toute ma vie, je me suis senti horriblement seul et j'ai sans cesse soupiré du fond du cœur : « Donne-moi un homme ! » En vain. Je suis resté seul. » Etant jeune, dit-il, il a eu « quelque penchant à la sociabilité. » Mais, même dans ses liaisons les plus poussées, il ne s'abandonne jamais tout entier. Dans l'amitié comme dans l'amour, la liberté n'est qu'un vain mot, asservie aux exigences du caractère. La volonté devient vassale de l'individualité étroite et uniforme, « sorte d'aberration de l'être, énoncera-t-il, bien plutôt que sa substance intime¹. » « Mais, je puis le dire en toute sincérité, je n'ai repoussé personne, je n'ai fui personne qui fût vraiment homme par l'esprit et le cœur... De bonne heure, j'ai eu conscience de la différence qui me sépare des autres; mais je pensais : « Apprends à en connaître ne fût-ce que cent, et tu trouveras ton homme ». Puis : « Sur mille, tu en trouveras un. » Enfin : « Il s'en trouvera bien un, fallût-il le chercher parmi des milliers ! » A la fin, je me suis convaincu que la nature est encore infiniment plus avare, et je dois supporter, avec dignité et patience, la « solitude des rois » (Byron)². »

Cette note désespérée est sincère; bien des fois encore, elle marquera d'autres pages. Ainsi, en 1816 : « Je suis presque toujours parmi les hommes comme Jésus de Nazareth, lorsqu'il appelait en vain ses disciples endormis. »

En 1857, il notera ce mot amer de Byron : « I stood among them, but not of them³ » parce qu'il reflétait bien la force invincible, en dehors de la volonté, de cet isolement qui était aussi le sien.

Mélancolie passionnée, hypertrophie — que l'on nous

1. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation, De la mort*, p. 320, F. Alcan, Paris, 7^e édition.

2. *Schopenhauer's Gespräche u. Selbstgespräche*, éd. Grisebach, p. 177-118.

3. *Parerqa et Paralipomena. Essai sur les apparitions et opuscules divers*, par Arthur Schopenhauer, F. Alcan, Paris, 1912.

pardonne l'association — de la personnalité, ce sont là les caractéristiques les plus subjectives mais aussi les plus intéressantes de cette physionomie. Cette sensibilité exacerbée en quelque sorte, qui est bien la marque dominante du caractère de Schopenhauer, orientons-la à présent vers un chemin plus objectif, intellectuel, cherchons quelle est sa modalité d'action sur la pensée de l'écrivain.

« Le pessimisme de Schopenhauer, dit Challemel-Lacour, est né d'un accord singulier entre les vues spéculatives du philosophe et son tempérament naturel¹. » C'est un observateur d'une étonnante acuité. Il va de ville en ville, non pas comme un touriste vulgaire mais en spectateur désintéressé qui dépouille l'écorce détestable du « moi » pour jouir de « la vision et de l'inspection des choses et de la connaissance qui procède de l'intuition². » Il se piquait de voir vite et bien, d'aller au delà de l'apparence illusoire des phénomènes, et c'est sa philosophie qui lui en ouvrait l'accès. Visitant, un jour, la serre du jardin botanique de Dresde, il s'arrête devant une plante exotique : « Que veux-tu dire, ô plante, avec tes formes bizarres ? Quelle est la volonté qui se manifeste ici par ces couleurs éclatantes, par ces feuilles découpées ? » Le gardien, croyant avoir affaire à un fou, lui demande qui il est. « Mon brave, répond Schopenhauer si vous pouviez, me le dire, je vous serais bien reconnaissant. » Et il part, laissant le bonhomme ahuri.

Cet épisode est démonstratif. Et vraiment, il regarde tout avec un sentiment de supériorité, qui tient à ce qu'il observe sans intérêt direct, mais de son seul point de vue métaphysique : il rapporte tout à sa philosophie. « Ce n'est pas seulement de l'orgueil, dit-il lui-même, c'est une maladie particulière, qui peut avoir des effets désastreux, et que j'appellerais volontiers l'hypochondrie philosophique. »

Il n'est pas douteux que cette opiniâtre incubation de la

1. Challemel-Lacour, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870

2. *Curriculum vitae*, Schopenhauer's *Sämmtliche Werke*, 6 vol., VI, p. 132. Cf. Gwinner, A. *Schopenh.*, aus *persönl. Umgang dar gestellt*, 3^e édition.

même idée ne l'ait fermé au sentiment naïf des choses, à tout ce qui fait la joie de vivre et de sentir. Par-delà l'apparence multiple des phénomènes, il devine les vains efforts du vouloir-vivre qui tente de s'arracher à l'étreinte de l'individualité.

Il n'aperçoit dans le plaisir que la simple suspension de la douleur. Vaine encore est l'amitié des hommes, « née du vide et de la monotonie de leur « moi¹ » ; vain « l'attrait divin » ou seulement les « convoitises dépravées² » qui semblent les pousser vers l'amour, simple calcul du génie perfide de l'espèce !

On comprend dès lors pourquoi la division est irréparable entre lui et ses semblables. Ce mélancolique trouve, dans son intelligence, des raisons nouvelles de souffrir, car toute souffrance, aperçue ou sentie, renouvelle en lui « l'ample vision de la douleur du monde ». Ses sens ne souscrivent point au jugement de sa raison : il est divisé contre lui-même³. C'est pourquoi, il devient « systématiquement insociable⁴ » Il perce à jour l'hypocrisie sous la vertu, démasque l'égoïsme derrière l'amitié. Les désagréments que nous valent la méchanceté et la sottise humaines, il conseille de ne pas les « secouer au vent », mais de s'en servir, au contraire, comme autant d'« *alimenta misanthropiæ*⁵ ». Il s'amuse désormais, avec les hommes, comme l'enfant avec sa poupée. « Elle sait très bien que sa poupée ne l'entend pas, mais elle se procure, par une agréable auto-suggestion consciente, la joie de la conversation⁶. » Il ne voit, dans ses semblables, qu'une bande de porcs-épics se serrant étroitement les uns contre les autres pour se protéger contre l'âpre température.

1. Arthur Schopenhauer, *Allégories, paraboles et fables*, dans *Parerga et Paralipomena, Essai sur les apparitions et opuscules divers*, 1^{re} traduction française par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, 1912.

2. Challemeil-Lacour, A. Schopenhauer, dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870.

3. Th. Ruyssen, *Schopenhauer*, F. Alcan, Paris, 1911, p. 90.

4. *Schopenhauer's Gespräche u. Selbstgespräche*, éd. Grisebach p. 105.

5. *Schopenhauer's Gespräche u. Selbstgespräche*, éd. Grisebach, p. 113.

6. A. Schopenhauer, *Remarques de Schopenhauer sur lui-même*, dans *Parerga et Paralipomena. Essai sur les apparitions et opuscules divers*, 1^{re} traduction française par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, 1912, p. 173.

Vienne une détente, ils s'écartent aussitôt. Mais, à la longue, ils se tiennent à distance plutôt que de sentir la piqure de l'aiguillon. Quant à lui même, il se sent une dose de chaleur intérieure suffisante pour le tenir éloigné de la société. Il n'a plus, pour l'homme, qu'un « tranquille mépris¹ »; il n'est plus même misanthrope, il est devenu « cataphronanthrope² ». Il se retire définitivement, en dehors de tout groupement, dans son cabinet de travail de Francfort-sur-le-Mein, comme jadis Montaigne dans sa tour d'ivoire. Désormais, il ne se laissera plus approcher des « intrus nauséabonds »; vis-à-vis de son semblable, il reste « boutonné » jusqu'au col.

Il s'est résigné à vivre seul, dans sa sphère intellectuelle, tel un roi dans son palais, inaccessible à ses sujets. Entre le buste de Kant (par Hagemann) et son épagneul favori, il se moque doucement, intérieurement, sans amertume, sans haine non plus, avec une ironie tout intellectuelle, c'est-à-dire sans visée immédiate.

Pour le visiteur privilégié, admis, pour quelques heures dans l'intimité de l'illustre pessimiste, ce qui frappait, chez « ce grand vieillard à l'œil bleu, à la lèvre mince, au vaste front entouré d'une touffe de cheveux sur les côtés³ », c'était le « sillon sarcastique autour de la bouche⁴ », la physionomie « pétillante d'esprit et de malice⁵ ». Avec « ses habits, son jabot de dentelles et sa cravate blanche qui rappelaient un vieillard de la fin du règne de Louis XV⁶ », il fait penser à quelque Belzébuth souriant de bonne compagnie, prodiguant, dans les salons, « l'enchantement satanique⁷ » de ses paroles.

Après tout, il a quelque parenté avec les Montaigne, le^s Larochefoucauld, les Vauvenargues, les La Bruyère, les

1. *Schopenhauer's Gespräche a. Selbstgespräche*, éd. Grisebach, p. 118.

2. *Schopenhauer's Gespräche u. Selbstgespräche*, éd. Grisebach, p. 115.

3. Foucher de Careil, *Hegel et Schopenhauer*, Paris, 1862, p. 173.

4. Challemel-Lacour, *A. Schopenhauer dans Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870.

5. Foucher de Careil, *Hegel et Schopenhauer*, Paris, 1862, p. 173.

6. *Ibid.*, p. 173.

7. Challemel-Lacour, *A. Schopenhauer dans Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870.

Chamfort, les Helvétius qu'il cite constamment. Peintre des travers et des tares psychiques des hommes, il pourrait être un moraliste dans le sens français du mot : il en a la verve mordante, le trait incisif, la pétulance quoique avec moins de retenue, avec plus de violence dans le sarcasme — nous n'avons pas la virulence de M. Bourdeau —, avec plus de fougue dans l'invective. Mais il diffère d'eux en ce que, « contemplateur moins désintéressé, ses idées portent sur une base métaphysique¹ ». Cette vue, par quoi Challemel-Lacour clôt sa très sérieuse étude sur Schopenhauer, ne concorde pas avec celle de F. Brunetière. Ce critique n'affirme-t-il pas en effet que le système de Schopenhauer « ne saurait avoir de base métaphysique, n'étant et ne pouvant être qu'un jugement sur la vie² ». Comment concilier ces contradictions ? Comme le fait remarquer fort justement F. Brunetière, la philosophie de Schopenhauer, « par comparaison à ces « magnifiques palais d'idées » qu'aimait à construire l'ancienne métaphysique, est à peine un système³ » ; en vérité, « il est fait des débris de vingt autres⁴ ». Schopenhauer avait raison lorsqu'il affirmait « qu'il est naturel à l'homme, étant homme, en toute occasion, de tout rapporter à la nature humaine » et qu'en somme, il n'y a, pour nous, qu'un problème et un seul, celui de notre destinée.

Nourri, comme Cabanis, du « suc de l'expérience », il ne s'attache qu'aux faits réels placés sous ses yeux, il en dégage l'enchaînement causal ; il dit ce qu'est le phénomène et ce qu'est la *chose en soi*, mais seulement dans leurs rapports réciproques. C'est par là que sa philosophie est immanente et non transcendante.

Pour « déchiffrer le monde, comme des hiéroglyphes⁵ »,

1. *Ibid.*

2. F. Brunetière, *La philosophie de Schopenhauer* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1886, 1^{er} novembre 1890.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Arthur Schopenhauer, *Lettre du 21 août 1852 à Frauenstädt* ; cf Arthur Schopenhauer, *Pensées et fragments*, traduction franç. de J. Bourdeau, F. Alcan, Paris, 1929, p. 33.

il maintient sa doctrine sur le terrain de l'observation : il emploie ainsi ce qu'il désignait du nom de « méthode anatomique, physiologique, zoologique¹ ». « Ma philosophie, dit-il encore, considère le monde comme un phénomène cérébral. Mais ce qu'est la *chose en soi*, en dehors de cette relation, je ne l'ai jamais dit parce que je n'en sais rien² »

Mais, tout comme Cabanis, qui était pourtant matérialiste, c'est en nous-mêmes, dans notre esprit qu'il demande le secret du fond des choses. A l'encontre de tous les métaphysiciens, il a cherché l'énigme de l'univers, non pas *en dehors* mais *en dedans*³. En définitive, Schopenhauer, tout en posant et en discutant le problème du prix de la vie, s'appuie quand même sur une base métaphysique : seulement cette base, au lieu d'être *externe*, est *interne*. La chose en soi, c'est la volonté.

Mais jetons, du dehors, un regard introspectif; ce ne sont pas nos perceptions changeantes, nos pensées contradictoires, l'effort pénible du pouvoir conceptuel; ce sont nos tendances, nos émotions, nos passions, toute notre gamme affective qui donnent, à notre personnalité, sa continuité, son identité, tout ce qui fait l'originalité du « moi ».

Nous savons bien où est la *chose en soi* mais nous ne savons rien de sa nature; la volonté est déterminée par les motifs du vouloir-vivre; ses actes ou plutôt les manifestations de ses motifs, prennent place, dans l'expérience sensible, à titre phénoménal : ils sont donc, comme tout phénomène, rigoureusement conditionnés les uns par les autres en vertu de la loi de causalité.

Retranchons-nous du vouloir-vivre, brisons la chaîne — la volupté — qu'il avait formée avec la vie, chassons les passions, mortifions les désirs, « tirons-nous *hors de la nature*, et voici qu'insensiblement, la volonté, dégagée des liens qui la captivaient, revient à son essence; et la justice, la charité,

1. F. Brunetière, *La philosophie de Schopenhauer* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1886.

2. Arthur Schopenhauer, *Lettre à Frauenslødt* (21 août 1852)..

l'esprit de sacrifice triomphent de l'égoïsme¹ ». En « mourant au monde », nous naissons à un nouvel être, qui est néant par rapport à notre existence terrestre : c'est le *nirvâna* de la religion bouddhiste, c'est-à-dire « l'extinction telle celle d'un feu² ». Nous sortirons donc « de cette vallée de larmes³ » non point par la porte sanglante du suicide, mais par les voies austères de l'ascétisme chrétien.

« Ainsi s'établit une morale supérieure, sur les ruines de la morale vulgaire, infectée d'eudémonisme ou d'utilitarisme et dont tout l'édifice, quand on en sonde les derniers fondements, se trouve reposer sur cette illusion que nous sommes placés ici-bas pour être heureux⁴ ».

La pensée ne saurait donc suffire à rendre compte de notre nature. Il faut, du moins, interpréter dans ce sens la parole célèbre de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ignore. » C'est à Pascal que nous voudrions, en définitive, comparer Schopenhauer. Ils ont eu, tous deux, la même ferveur apostolique, la même foi de donner, à l'existence, une valeur et d'en indiquer les moyens. Ils ont prêché tous deux une éthique de sainteté et d'effort, mais le seul auteur des *Pensées* l'a éclairée des souffrances de sa guenille. Faites-vous ermite, telle est la conclusion dernière du système de Schopenhauer. Et, dans les mains du nouvel anachorète, il met la *Vie de Pascal*, d'Heuchlin, la *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie* de Montalembert, la *Vie de Rancé* par Chateaubriand. Là s'est borné son rôle d'éducateur; quant à lui, il laissait le soin des pratiques ascétiques au saint, dont e'en est le sacerdoce.

En exergue de sa doctrine — c'est là, croyons-nous le plus bel hommage que nous rendrons à Schopenhauer, — nous placerons ces paroles admirables du Monde comme Volonté

1. F. Brunetière, *La philosophie de Schopenhauer*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1886.

2. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation De la mort*, t. III, p. 320, F. Alcan, Paris, 7^e édition.

3. J. Bourdeau, *Pensées et Fragments*, F. Alcan, Paris.

4. F. Brunetière, *La philosophie de Schopenhauer*.

et comme Représentation : « De même que des torches et des feux d'artifice pâlisent et s'éclipsent à l'apparition du soleil, ainsi l'esprit, comme le génie, et comme la beauté même, sont rejetés dans l'ombre et éclipsés par la bonté du cœur ».

LE CARACTERE PATHOLOGIQUE

« Par sa nature d'artiste, ses traits morbides, ses bizarreries, ses visions, il semble un personnage échappé des contes fantastiques d'Hoffmann. »

KAUTSKY.

S'il est vrai que son exceptionnelle réceptivité sensible a exercé sur l'intelligence de Schopenhauer et aussi sur sa règle de conduite, une véritable tyrannie, doit-on aller jusqu'à admettre que cette hyperaffectivité est capable de dégénérer c'est-à-dire de s'extérioriser par des manifestations que l'on puisse qualifier de morbides ?

Lorsqu'un penseur exprime quelque sentiment ou quelque opinion dont la nouveauté nous étonne, nous nous écrions tout d'abord que ce sentiment n'existe pas ou que cette opinion est erronée. « Toutes les fois, dit F. Brunetière, qu'on découvrira, dans les profondeurs de soi-même, quelque chose qui n'est pas en tout le monde » on est étiqueté « malade. » « Toutes les fois qu'on souffre de sa douleur au delà qu'il est convenu qu'on en doit souffrir¹ » on est encore malade. Névrosés ou malades sont donc tous ces créateurs de systèmes qui parlent et voient autrement que les autres hommes ; névrosés ou malades encore parce qu'ils répondent aux excitations les plus banales par des réactions si différentes, si originales en regard de celles de leurs semblables !

De même qu'on a parlé de la manie de la persécution des Rousseau, des Chateaubriand, des Byron, on a aussi posé la question de la folie chez Schopenhauer. Un médecin,

1. F. Brunetière, *Le mal du siècle*, dans *La Revue des deux-mondes*, 1^{er} octobre 1880.

Karl von Seidlitz¹ n'hésite pas à croire fou Schopenhauer parce qu'il fayait le choléra sur le crédit d'un songe. A l'appui de sa thèse, il met en évidence la lourde hérédité du philosophe.

Si son trisaïeul André, énergique et décidé, et son grand-père Frédéric furent, par leur tranquille activité et leur sens du commerce, à l'origine du bien-être de la famille, par contre, sa grand'mère, Anne Renée Soermans avait eu un grand-père et une tante aliénés, et fut elle-même, après la mort de son mari, mise en tutelle. De ses trois fils, dont l'un, l'ainé, Michel André, fut un faible d'esprit et l'autre « à moitié fou de débauche », le plus remarquable fut certainement Floris, le père de notre pessimiste. C'est une curieuse figure que la sienne et qui mérite qu'on s'y attache. Descendant d'une lignée de négociants de Dantzig, ville libre, c'est un patricien qui mène grand train de maison. Entiché de beaux arts, il choisit avec goût ses tableaux et ses statues; dans sa bibliothèque, riche de livres de prix, prédominent les textes des auteurs anglais et français. Il est d'un caractère impétueux dans ses décisions, capable de s'égarer dans des colères terribles, mais ferme d'une volonté que rien n'a jamais fait dévier. « Nous n'avons pas deux jours à vivre, écrira-t-il à son fils, ce n'est pas la peine de les passer à ramper devant des coquins méprisables ». Aussi, lorsqu'en 1793, le partage de la Pologne aura privé Dantzig de ses libertés hanséatiques, préférera-t-il s'exiler à Hambourg plutôt que de subir le jour monarchique prussien.

Voyageur impénitent, il a visité les principales villes d'Europe. En France, il a appris à professer cette philosophie des lumières qui rayonnait du salon de Mme du Deffant; il en est revenu gagné aux traditions de la culture classique. De son séjour en Angleterre, il a rapporté l'amour du droit et du libre arbitre. Il se passionnera pour la vie

1. Karl von Seidlitz, *Arthur Schopenhauer vom medizinischen standpunkte ausbetrachtet*, Dorpat, 1872.

politique de ce pays et voudra même faire accoucher sa femme sur le sol de l'île afin que son fils naquit citoyen anglais. La lecture du *Times* restera, jusqu'à sa mort, une de ses distractions de chaque jour.

Schopenhauer rendra hommage au « fier républicain¹ » d'avoir éveillé son esprit aux idées libérales, et surtout, d'avoir permis, en le délivrant de toute contrainte physique, la magnifique floraison de son génie. « Si j'ai pu développer les forces que la nature m'a départies et en faire un juste emploi. Si j'ai pu suivre l'impulsion de mon génie..., c'est à toi que je le dois, ô mon noble père, à ta prudence, à ton esprit d'épargne, à ton soin de l'avenir. Sois béni pour m'avoir soutenu dans ce monde où, sans toi, j'aurais péri mille fois. » Voilà, certes, une personnalité supérieure et saine, et qui a su établir un harmonieux équilibre entre les exigences de l'esprit et celles de la vie pratique. Ces caractéristiques du tempérament de son père seront aussi, nous l'avons constaté, celles de Schopenhauer. Il n'est pas jusqu'aux particularités corporelles que Floris n'ait léguées à son fils. Schopenhauer, dès sa jeunesse, eut en effet l'ouïe très dure; de son père, il avait encore l'ampleur extraordinaire de la tête, la hauteur de la taille et l'éclat phosphorescent des yeux. Faut-il croire Lombroso lorsqu'il affirme que Floris présentait divers caractères de dégénérescence : les oreilles larges, les yeux très saillants, la bouche épaisse, le nez court et retroussé? « Avec les progrès de la surdité, dit-il encore, il devint plus violent et plus irritable, et souffrit, sinon de véritables altérations psychiques, au moins d'angoisses maladives². » Il est certain qu'il mourut d'une façon brusque et assez mystérieuse. Dans la version la plus classique, on le soupçonne de s'être suicidé au cours d'une crise de « mélancolie noire ».

Floris avait épousé, en 1785, Johanna-Juliette Trosiener, fille d'un conseiller de Dantzig. Celui-ci était si irascible,

1. Arthur Schopenhauer, dédicace de la deuxième édition du *Monde*.

2. Lombroso : *L'homme de génie*, p. 215.

assure-t-on, que ses emportements faisaient trembler la maison¹. Le frère de Johanna, Frédéric, fut, de bonne heure, atteint d'imbécillité. La mère de notre philosophe n'a révélé aucun symptôme de cette hérédité inquiétante. Douée d'une vive intelligence, elle éblouissait, dans la conversation, par son esprit subtil et l'étendue de ses connaissances. Mais son égoïsme de jeune femme du monde avait aboli, entre elle et son fils, tout élan affectif. Après la mort de Floris, la divergence de leurs caractères s'est accentuée. Tandis que Schopenhauer essaie, fidèle au vœu de son père, de persévérer dans la voie des affaires, Johanna part pour Weimar, alors le fief de la littérature allemande. Là, Wieland et Fernow mettent à la mode ses réunions « autour de la table de thé » ; parmi tant d'hommes éminents et de femmes distinguées, « Mme la conseillère » Schopenhauer apparaît comme une brillante maîtresse de maison. Elle écrit d'innombrables romans et, entre autres, *Gabrielle*, où elle dépeint les mœurs de la bonne société, lui vaut la faveur de susciter la critique de Goethe. Il nous reste encore d'elle une excellente monographie sur le peintre hollandais Van Dyck. Le chevalier Anselme Feuerbach, le grand criminaliste, nous la présente, avec beaucoup de pittoresque, faisant les honneurs de son salon : « Mme Schopenhauer fait profession de bel esprit, jacasse beaucoup et bien, mais sans cœur et sans âme. Coquette au possible, contente d'elle, recherchant les applaudissements, elle se rit à elle-même du matin au soir ». Quel admirable modèle de *femme savante* !

On retrouve, chez Schopenhauer, le même culte de l'applaudissement, mais encore ces belles qualités de l'esprit. Il faut reconnaître que la nature s'est montrée prodigue envers notre philosophe. On peut dire qu'il a recueilli, de ses géniteurs, ce qu'ils avaient de meilleur en eux-mêmes : et acuité de l'intelligence et riche sensibilité.

Comme on le voit, l'hypothèse de Von Seidlitz manque-

1. Grisebach, *Schop., Gesch. s. Leb.*, chapitre i.

rait de solidité, si l'on s'en tenait au seul témoignage de l'ata-visme. Mais il a pu disposer d'arguments plus convaincants. Rapportons-nous en à Gwinner, le plus fidèle biographe de Schopenhauer.

Notre pessimiste, sans avoir présenté, comme le veut bien Lombroso, les symptômes de « la manie des grandeurs, accompagnée de rage malade, née de l'idée de persécution », a eu, dès son plus jeune âge, des terreurs anormales, de véritables phobies.

A six ans, au cours d'une promenade, il croit que ses parents veulent l'abandonner. Etudiant à Berlin, il se croit atteint de phthisie et fuit la conscription.

S'il prônera, dans son *Monde*, une vie héroïque, une vie où l'homme remporte sur lui-même une victoire quotidienne, il fut loin d'être ce « héros victorieux ». En 1818, il s'enfuit de Naples décimée par la petite vérole, et peu de temps après, de Vérone, par crainte d'y avoir prisé du tabac empoisonné. En 1831, le choléra le chasse de Berlin, en même temps qu'il chassait de Naples Léopardi, et le fait échouer à Francfort-sur-le-Mein, réputée « citadelle contre le choléra¹ ». Une lettre, adressée en 1853, à son disciple Frauenstœdt, est, sur ce point, significative : « Quoi ! vous avez eu une attaque de choléra, et quand ce n'aurait été qu'une cholérine, ce n'en est pas moins, à mes yeux, un accident effroyable, car je suis cholérophobe de profession² ».

Il est sujet à d'étranges « raptus » d'inquiétude. Il n'habite que les premiers étages, par peur des incendies. Il ne se fie pas à son coiffeur ; tremble au contact d'un autre rasoir que le sien et en arrive même à se brûler la barbe. Il prend mille précautions contre des maladies imaginaires ou des accidents éventuels. Il apporte toujours son verre avec lui de peur que des lépreux ne le contaminent. Il range avec minutie ses tuyaux de pipe, dissimule ses lettres de change dans de

1. Arthur Schopenhauer, *Lettre du 23 septembre 1853 à Frauenstœdt*, dans *Pensées et fragments*, trad. franç. de J. Bourdeau, F. Alcan, Paris, 1929, p. 35.

2. *Ibid.*

vieilles lettres ou sous des formules d'apothicaire ; range son or dans des cachettes ingénieuses. Pour dérouter la curiosité, il rédige ses comptes en anglais, en grec, en latin, voire en sanscrit. Ouvre-t-il une lettre, il appréhende un malheur. La nuit, à la moindre alerte, il bondit sur ses pistolets qu'il a toujours chargés à portée de la main. « Si rien ne m'inquiète, écrit-il dans ses *Memorabilien*, je suis tourmenté de la pensée qu'il doit y avoir pour moi quelque chose de caché. Misera conditio nostra ! » Rousseau avait déjà exprimé semblable confession.

Mais, ce qu'il a de plus nettement différencié au point de vue pathologique, c'est sa manie de raisonner. C'est ainsi que son appétit extraordinaire lui suggère des rapprochements fantasques ; le clair de lune l'amène à établir des rapports absolument illogiques. En fait, il raisonne sur toutes choses : sur l'amour grec, sur le spiritisme, sur les hallucinations, sur les songes même. Un jour, libellant une lettre d'affaires, il répand l'encrier sur le parquet. La servante, accourue à son coup de sonnette, lui avoue avoir rêvé, au cours de la nuit précédente, qu'elle enlèverait des taches du sol. Notre philosophe en reste saisi « Cet acte était si strictement nécessaire, s'écrie-t-il, et si inexorablement arrêté d'avance, que son effet s'affirmait, quelques heures auparavant, sous forme de rêve, dans la conscience d'une autre personne ». Et de conclure, sur ce point de départ artificiel, que « tout ce qui arrive, arrive nécessairement » (*Alles was geschieht, geschieht nothwendig*)¹.

Il accordait une grande importance aux rêves. Ainsi, dans la nuit qui sépara l'année 1830 de l'année 1831, il eut un songe suivant lequel il mourrait dans le cours de l'année commençante. C'est surtout sur la foi de ce rêve — il l'avoue dans ses *Cogitata* — qu'il émigra dès l'apparition du choléra à Berlin. Aussitôt après son arrivée à Francfort-sur-le-Mein, il voit apparaître, une nuit, les esprits de ses ancêtres ; « ils

1. Arthur Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena* dans *Essai sur les apparitions et opuscules divers*, 1^{re} trad. franç. par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, 1912 p. 73.

lui annoncent qu'il survivrait à sa mère ». Cette hallucination fut suivie d'une dépression psychique très marquée. On relate qu'il tomba, à ce moment, « dans une profonde tristesse et qu'il passa des semaines entières sans parler à personne ».

L'essence même du rêve le tourmente et il en disserte longuement dans le *Monde comme Volonté et comme Représentation*. Il se demande si la vie tout entière ne serait pas un long rêve. En vérité, il n'y a pas de différence de nature entre les perceptions du rêve et celles de l'expérience. Ce qui distingue la réalité du rêve, c'est seulement l'enchaînement des représentations par la loi de causalité. Mais, dans le rêve lui-même, tout le détail des phénomènes est également soumis à ce principe sous toutes ses formes et le lien causal ne se rompt qu'entre la veille et le rêve ou d'un songe à l'autre. En définitive, le « long rêve¹ », celui de la vie, est réglé, dans ses diverses parties, par la loi de causalité, mais n'offre aucune liaison avec les rêves courts, bien que chacun de ceux-ci présente en soi cet enchaînement causal. Entre le premier et les seconds, le pont est coupé; de cette manière, il n'est qu'un critérium tout empirique, pour différencier la perception véritable de la perception rêvée. c'est, comme le fait remarquer Hobbes, le réveil. Shakespeare ne disait-il pas que « nous sommes faits de l'étoffe dont sont tissés les songes et notre vie si courte apour frontière un sommeil ? » Schopenhauer pourra affirmer lui même que « le monde n'est qu'un rêve du cerveau ». Et il clôt la discussion par une comparaison pleine de finesse : « La vie et les rêves sont les feuillets d'un livre unique; la lecture suivie de ces pages est ce qu'on nomme la vie réelle; mais, quand le temps accoutumé de la lecture (le jour) est passé, et qu'est venue l'heure du repos, nous continuons à feuilleter négligemment le livre, l'ouvrant au hasard à tel ou tel endroit et tombant tantôt sur une page

1. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, F. Alcan, Paris, 7^e édition, t. I, p. 18.

déjà lue, tantôt sur une que nous ne connaissons pas : mais c'est toujours dans le même livre que nous lisons¹ ».

Il raisonnait même sur les chiffres; il est frappé, par exemple, de la régularité avec laquelle revient le chiffre 1, à l'égard des principaux actes de sa vie. Cette anecdote l'illustre : « Spiniza mourut le 21 février 1677. Je suis né le 22 février 1788, c'est-à-dire exactement 111 ans, soit 100 ans + $1/10^e$ + $1/10^e$ de celui-ci, après sa mort. Ou, si l'on ajoute 1 à chaque chiffre de la date de sa mort, on a la date de ma naissance. It's very odd. Pythagore dirait².... ».

Mais ce dont il a horreur par-dessus tout, c'est le bruit : il a été son « tourment quotidien ». Parmi ces manifestations si abondantes des « forces vivantes » il en est une qu'il juge vraiment infernale : le claquement de fouet est pour lui le plus « irresponsable et le plus scandaleux de tous les bruits ». Aucun n'est plus exaspérant que ce claquement sec et aigu qui vient paralyser le cerveau du penseur en train de concentrer toutes ses forces spirituelles, « comme un miroir concave ses rayons³ », sur un seul point et sur un seul objet. Ce bruit, qui déconcerte la raison et tue la pensée, traverse les méditations de l'intellectuel aussi douloureusement que « le glaive du bourreau sépare la tête du tronc. » Il ne comprend pas comment un drôle qui charrie du sable et du fumier doive obtenir par là le privilège « d'étouffer en germe, dans des dizaines de milliers de têtes successives, pendant une demi-heure que dure sa tournée, chaque idée peut-être en train de naître⁴ ». Il est des yeux, dit-il encore, que cet aveu fera sourire; mais ceux-là sont fermés « aux raisons, aux idées, à la poésie et aux œuvres d'art, bref aux impressions intel-

1. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, F. Alcan, Paris, 7^e édition, t. I, p. 19.

2. Arthur Schopenhauer *Remarques de Schopenhauer sur lui-même dans Essai sur les apparitions et opuscules divers*, 1^{re} trad. franç. par Aug. Dietrich F. Alcan, Paris, 1912, p. 182.

3. *Ibid.*, p. 153.

4. Arthur Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena, Sur le bruit et le vacarme dans Essai sur les apparitions et opuscules divers*, 1^{re} trad., franç. par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, p. 154.

lectuelles de tout genre; c'est le résultat de la nature coriace et de la texture épaisse de leur masse cérébrale¹ ». Cette mordante appréciation, il la voudra justifier du point de vue physiologique : elle lui est encore matière à raisonnement. Voici l'ingénieuse explication qu'il en donne. Selon lui, alors que la vue est un sens actif, l'ouïe est toute passive. C'est pourquoi les sons agissent d'une manière aussi hostile sur le cours de la pensée, et sur la réflexion. La sensation visuelle; en tant que telle, n'a pas une action immédiate sur les opérations de l'esprit; elle n'impressionne pas directement les centres supérieurs, mais elle se produit réellement, au choc de la lumière, au niveau du point où le nerf optique s'épanouit dans la rétine. Il résulte de là que l'œil est perpétuellement en paix avec l'esprit qui réfléchit. Au contraire, la sensation auditive prend naissance, « non pas dans le labyrinthe ou le limaçon, mais dans les profondeurs du cerveau² », au niveau du point où les deux nerfs acoustiques se rencontrent, « endroit éminemment dangereux — là où la protubérance annulaire embrasse la moelle allongée — et dont la lésion détermine la mort de tout animal³ ». La sensation auditive se produit donc dans cette portion de l'axe encéphalique qui préside « aux mouvements de tous nos membres⁴ »; c'est ce qui explique le dérèglement que les sons apportent dans l'enchaînement des idées. L'aboutissement de cette construction déroute quelque peu : « Pour moi, conclut le philosophe, je nourris depuis longtemps l'idée que la quantité de bruit qu'un homme peut supporter, sans en être incommodé, est en raison inverse de son intelligence, et par conséquent, en donne la mesure approchée⁵ ». En faveur de ses vues, il affirme que presque tous les grands écrivains entre autres Kant, Goethe, Lichtemberg, Jean-Paul, ont eu

1. *Ibid.*, p. 152.

2. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, F. Alcan, Paris, 7^e édition, t. II, p. 165.

3. *Ibid.*, p. 165.

4. *Ibid.*, p. 165.

5. *Ibid.*, p. 166.

une véritable excitabilité douloureuse à l'ouïe; et si on ne la rencontre pas chez tous, c'est uniquement parce que le contexte n'en a pas fourni l'occasion ». Goethe, sur le tard de sa vie, acheta une maison tombant en ruines et située à côté de la sienne, à seule fin de ne plus entendre le bruit des réparations. C'est en vain que, dans sa jeunesse, il suivait le tambour pour s'endurcir au fracas : « Ce n'est pas là affaire d'habitude¹ ».

Comme Goethe, comme Carlyle, Schopenhauer a détesté la musique, principalement celle de Wagner, où les cuivres « impriment au cerveau² » de si éclatantes vibrations.

« Etre sensible au bruit, écrira-t-il encore, est un des nombreux malheurs qui font escompter le privilège du génie. »

Schopenhauer, peut-être plus que tout autre esprit d'élite, a été la victime de ces bizarreries du caractère, de ces anomalies qui, on peut le dire, ont projeté, sur son activité pratique aussi bien que spirituelle, de véritables lueurs morbides.

Partant de ces données, nous ne porterons pas un diagnostic aussi grave que celui de Von Seidlitz. Il ne faut accuser, chez Schopenhauer, que sa somptueuse sensibilité au service de facultés intellectuelles d'une particulière acuité. Il avait la grande mobilité et la force directrice de certains cerveaux chez qui « la moindre pensée éveille aussitôt ses analogues ou celles qui lui sont associées ». La même cause ou, si l'on veut, la même sensation provoque des réactions psychiques différentes suivant l'individu. « Ainsi le soleil luit pour toutes les colonnes; mais seule la colonne de Memnon en est ébranlée³ ».

La théorie psychologique de von Seidlitz ruinée, les chercheurs ne se sont pas découragés. Schopenhauer aurait

1. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, F. Alcan, Paris, 7^e édition, t. II, p. 166.

2. *Ibid.*, p. 167.

3. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, F. Alcan, Paris, 7^e édition, t. II, p. 165.

marqué, en 1820, aussitôt après avoir mis la dernière main à son ouvrage capital *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, un fléchissement subit de la pensée, comme une chute du potentiel intellectuel. De fait, pendant douze années, que d'aucuns ont qualifiées de stériles, il ne donne pas signe de vie cérébrale. Il parcourt l'Italie, poussé par « le démon des voyages ». Il est, à ce moment, dans la phase sereine de sa vie. Tout lui est occasion de s'enthousiasmer. A Florence il dépeint, en touches lyriques, « dans l'air immobile, le feuillage vert sombre, qui se découpe avec netteté sur le ciel d'un bleu intense, sérieux et mélancolique¹ ».

A Venise, où il est assez amoureux de sa « Dulcinée » pour être jaloux de Byron, il ressent tout d'abord les effets d'une « température qui n'est pas la sienne » ; aussitôt qu'acclimaté, « en harmonie avec le milieu et la température ambiante, il éprouve, comme dans l'eau froide, un singulier bien-être ». Il ne néglige pas d'élargir sa culture artistique. Dans les musées, dans les églises, « il se comporte avec les chefs-d'œuvre de l'art comme avec de grands personnages ». Il se tient simplement devant eux et « attend qu'ils lui parlent ».

Mais l'humoriste ne perd pas ses droits ; en quelques coups de sa plume caustique, il schématise le caractère italien, « d'une parfaite impudeur... selon l'occurrence, humble ou orgueilleux, modeste ou suffisant, dans la poussière ou dans les nuages ».

« On vit avec l'Italie comme avec une maîtresse, écrivait-il alors à Osann, aujourd'hui en dispute, demain en adoration ».

A ce séjour dans « l'Eldorado sur la terre », vont succéder de tristes moments. En 1823, il garde la chambre, à Munich, durant tout un hiver. Suivant une lettre adressée à Osann, il souffre « d'hémorroïdes avec fistule, de la goutte, de douleurs nerveuses² ». Il se traîne et s'endort en plein jour et se trouve sourd de l'oreille droite. Pas mal de médecins ont

1. Cf. *Lettres à Osann*, 29 octobre 1822, Schemann, p. 130.

2. *Lettres à Osann*, 2 mai 1824. Schemann, p. 140.

ergoté sur la nature de cette maladie. L'un d'eux, Iwan von Bloch, soupçonne des manifestations tardives — sans doute tertiaires — d'une syphilis contractée dix ans auparavant. Ce qui ajoute crédit à cette thèse est une note au crayon, datée de 1813, où Schopenhauer, alors étudiant à Berlin, mentionne au jour le jour l'emploi qu'il a fait de certain onguent mercuriel. Bien plus, à cette même époque, il relatait, dans une autre note, que « les maladies vénériennes sont au premier rang des châtiments infligés par la nature au vice¹ ». J. Bourdeau abonde dans ce sens; il enrôle Schopenhauer « dans la grande confrérie des avariés² ». « Pauvre pigeon blessé peut-être par la flèche de quelque Cydalise, tirant de l'aile, il acheva de se guérir aux eaux de Gastein³ », où il écrivit cette pensée, insérée plus tard dans ses *Aphorismes sur la sagesse* : « Nous devons nous persuader que le Destin a un droit incontesté non seulement sur notre avoir et notre gain, sur notre femme et nos enfants, mais sur nos bras et nos jambes, sur nos yeux et nos oreilles et sur le nez au milieu de notre visage⁴ ».

L'extinction aussi rapide d'une maladie spécifique, surtout à une période où elle est solidement ancrée, nous paraît bien miraculeuse. La vérité est sans doute dans la lettre, citée *supra*, adressée de Munich à Osann, le 2 mai 1824. Plus tard, en 1827, il confie à Thiersch, un des amis de son infortune à Munich, qu'il a joui, depuis sa guérison, « de la santé la plus parfaite⁵ » qu'il ne s'est « jamais senti mieux ni plus solide⁶ ». Par ailleurs, il a pratiqué, durant toute sa vie, l'hygiène la plus rigoureuse. Agé de soixante-sept ans, il se baignera encore dans le Mein. Plus tard encore, il se

1. *Remarg. Schopenhauer's Nachlass*, 4 vol., III, p. 88.

2. J. Bourdeau, *Schopenhauer en Italie*, dans le *Journal des Débats*, du 4 novembre 1920.

3. *Ibid.*

4. J. Bourdeau, *Arthur Schopenhauer en Italie*, dans le *Journal des Débats* du 4 novembre 1920.

5. Schemann, 2 mai 1824, p. 140.

6. *Ibid.*

vantera d'être « frais comme un poisson ». Sa lettre à Frauenstœdt, datée du 1^{er} mars 1855 nous donnera des précisions : « A votre aimable question j'ai à répondre que je ne sens pas encore le plomb de Saturne, je cours encore comme un lévrier, je me porte encore admirablement..., l'été dernier, je nageai dans le Mein jusqu'au 19 septembre, je n'ai pas une infirmité, et mes yeux sont encore aussi vifs qu'au temps où j'étais étudiant. J'ai seulement l'oreille un peu paresseuse. C'est là un vice héréditaire.... »

Au printemps de 1857 et à celui de 1850, il présentera les signes d'une cardiopathie dont il triomphera vaillamment jusqu'au mois de septembre. Vers le 12, se déclara une congestion pulmonaire qu'il semblait surmonter lorsque le 20, au matin, on le trouva inanimé sur son canapé.

On ne peut donc expliquer, du point de vue physique ou physio-pathologique, ce ralentissement de la pensée du philosophe. La cause en est tout intellectuelle : elle réside dans la nature intuitive et non spéculative, de son génie.

Il croit, en toute sincérité, avoir, non pas isolé l'essence des choses, mais montré où elle était réellement. Il n'a pas craint d'effondrer, comme un château de cartes, tout l'édifice métaphysique. C'est pourquoi il appelle sa philosophie une « révélation¹ ». Il a soulevé le voile de la vérité autant qu'il est possible à un esprit humain. Il estime dès lors que sa mission remplie : il a écrit tout ce qu'il avait à dire. Le 23 juin 1818, il écrivait à Goethe : « Mon ouvrage... est le fruit non seulement de mon séjour ici, mais, dans une certaine mesure, de ma vie. Car je ne crois pas que je produise jamais quelque chose de meilleur ou de plus plein, et je pense qu'Helvétius a raison de dire que, jusqu'à la trentième année, tout au plus la trente-cinquième, le spectacle du monde éveille chez l'homme toutes les pensées dont il est

1. Arthur Schopenhauer, *Remarques de Schopenhauer sur lui-même, Parerga et Paralipomena*, dans *Essais sur les apparitions et opuscules divers*, 1^{er} trad. franç. par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, 1912, p. 198.

capable et que tout ce qu'il fournit par la suite n'est que le développement de ces pensées¹ ».

Sa gloire suprême, dit-il encore, sera d'avoir résolu l'énigme posée par Kant. Mais ce n'est pas l'effet du délire des grands. Il est fier de sa doctrine parce qu'il est convaincu de sa vérité. « Quelle est la plus grande jouissance possible à l'homme? — « La connaissance intuitive de la vérité² ».

L'exactitude de la réponse ne souffre pas le moindre doute.

1. Schemann, p. 103.

2. Arthur Schopenhauer, *Remarques de Schopenhauer sur lui-même, Parerga et Paralipomena*, dans *Essai sur les apparitions et opuscules divers*, 1^{re} trad. franç. par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, 1912, p. 177.

L'INTUITION CHEZ SCHOPENHAUER.

Comment définir le génie ? « Sa caractéristique, dit Ch. Richet, semble être l'originalité. L'homme de génie voit plus, mieux, et surtout autrement que le commun de ses semblables ». Différant d'eux, il est donc « anormal au moins par ce caractère spécial de voir ce que les autres ne voient pas¹ ». Ce qualificatif d'anormal prête un peu à l'équivoque; il est associé trop spontanément à celui de pathologique, de malade. Peut-être vaudrait-il mieux opposer à *l'homogénéité*, qui unit le reste des autres hommes, *l'hétérogénéité* du penseur de génie. C'est en ce sens que Schopenhauer a pu dire que le « génie est solitaire² ». Il est d'une race *privilegiée*. Nous avons donné, à Schopenhauer, la tournure d'un romantique. « Il en a, dit M. Ruyssen, la fantaisie débordante³ ». Prise dans sa pleine acception, l'expression est heureuse. Expliquons-nous. Schopenhauer, comme tout poète, tout artiste appartenant à l'aristocratie du génie, se distingue, d'abord, de l'observateur vulgaire, par une constitution anatomo-physiologique plus différenciée. « Il a la fibre nerveuse plus délicate, plus irritable, les sens plus fins⁴ ». Tel phénomène, tel accident qui « glisse sur notre épiderme plus grossier⁵ », pénètre plus profondément en lui, se multiplie en

1. Charles Richet, préface à *L'homme de génie*, de Lombroso, 2^e édition, Schleicher frères, Paris, 1903, p. VI.

2. Arthur Schopenhauer, dans *Parerga et Paralipomena, Essai sur les apparitions et Opuscules divers*, 1^{re} trad. franç. par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, 1912.

3. Th. Ruyssen, *Schopenhauer*, F. Alcan. Paris, 1911, p. 94.

4. F. Brunetière, *Le mal du siècle* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1880.

5. *Ibid.*

réactions qui ébranlent sa machine nerveuse avec plus de violence. Telle impression, transmise à nos centres, dans sa simplicité, se résout, chez lui, en un afflux d'excitations qui va donner des « combinaisons binaires et même quaternaires de sensations¹ ».

« Le voyageur pressé et inquiet, dit-il, ne verra dans le Rhin et ses bords, qu'un fossé qui coupe sa route, et, dans le pont, qu'un moyen de franchir ce fossé² ». Pour l'observateur Schopenhauer, la majestueuse et calme sérénité du paysage serait, s'il est à ce moment dans un état voisin du repos psychique, la source d'apaisantes émotions; vienne une période de dépression mélancolique : il ne verrait plus, dans cette eau qui se meut lentement, qu'une illusion de vouloir-vivre, lequel s'évertue à devenir objet, et ne peut se soustraire aux lois du déterminisme physique; les remous du fleuve, ce sont les tâtonnements obscurs, les révoltes de la volonté, qui essaie de s'affranchir des liens de la causalité; mais en définitive, elle suit passive, le cours du fleuve, comme elle suit le cours de la pensée, sans espoir de devenir libre.

Bien souvent, sa sensibilité « exquise » est allée jusqu'à être pervertie. Il a reçu « d'en-haut, ce don fatal d'épuiser, dans une seule expérience, toute la douleur ou toute la volupté³ ». Avec la détente arrive le dégoût de la vie : « il s'assied, morose, parmi les souvenirs des fautes qu'il a faites et des délices qu'il a perdues⁴ ».

De là ses rancœurs, ses tourments, ses sautes d'humeur, ses tendances bizarres, ses crises de découragement, et surtout l'amer sentiment de se sentir seul, de ne pouvoir atteindre à cet abandon total qui fait tout le prix de l'amitié ou de l'amour.

1. Lombroso, *L'homme de génie*, Schleicher frères, Paris 1903, p. 47.

2. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, F. Alcan, Paris, 7^e édition, t. III, p. 193.

3. F. Brunetière, *Le mal du siècle* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1880.

4. Taine, *Histoire de la littérature en Angleterre*.

L'essence du génie réside dans sa passivité. La création naît sans effort, ni « d'une intention ou d'un caprice¹ », mais comme guidée par « une nécessité instinctive² ». Elle n'est que le résultat d'une intuition : qu'on appelle cette intuition « éveil du génie, heure de la consécration ou moment de l'inspiration³ », elle marque l'instant où l'intelligence, « déchargée » pour un temps très court, du service de la volonté, purifiée en quelque sorte de tout vouloir, est livrée à elle-même. Dès lors, la conscience du penseur de génie devient, durant ce laps de temps, un « clair miroir⁴ », où se reflète le seul monde comme représentation, isolé du monde comme volonté. Cette vision du monde, d'où l'exécration personnelle est exclue, Schopenhauer la nommait une *révélation*⁵. Il est même « certains paragraphes⁶ » de sa philosophie que l'on pourrait croire « suggérés par l'Esprit-Saint⁷ ». Lamartine ne disait-il pas : « Ce n'est pas moi qui pense, ce sont mes idées qui pensent pour moi⁷? ». Rapprochons ces paroles de celles que Schopenhauer a notées avec force dans un de ses manuscrits : « Ce qui me garantit la vérité.... de mes théories, c'est que ce n'est pas moi qui les ai faites; ce sont elles qui se sont faites d'elles-mêmes. Elles sont nées en moi, sans aucun concours de ma part, à des moments où toute volonté était profondément assoupie en moi et l'entendement sans maître⁸ ».

C'est par là que le génie n'est pas qu'une longue patience. S'il en était ainsi, l'intuition se réduirait à celle des sens et l'on n'arriverait à la connaissance qu'à force de concepts et

1. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, F. Alcan, Paris, 7^e édition, t. III, p. 192.

2. *Ibid.*, p. 192.

3. *Ibid.*, p. 192.

4. *Ibid.*, p. 192.

5. Arthur Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena* dans *Essai sur les apparitions et Opuscules divers*, 1^{re} trad. franc. par Aug. Dietrich, F. Alcan, Paris, 1912, p. 198.

6. *Ibid.*, p. 198.

7. *Ibid.*, p. 198.

7. Ball, *Leçons des maladies mentales*, 1881.

8. *Nouv. Paralipom.*, *Schopenhauer Nachlass*, t. IV, p. 348.

d'abstractions. Par suite, toute œuvre plastique, poétique ou philosophique garderait ce stigmate artificiel, *voulu*, indice certain d'un *effort* de l'esprit visant à *corriger* l'ordonnement des matériaux que les sens lui apportent pêle-mêle, affaiblis, au gré du hasard, c'est-à-dire à contre-temps. Or, le génie est immodéré, qu'il s'agisse d'un tableau, d'une pièce de théâtre, d'un théorème de mécanique ou d'une bataille¹ ». Intervient alors l'imagination; elle dispose, à l'état de latence, de tout un complexe d'images vivantes où l'intellect pourra, tout en se reposant, puiser spontanément un aliment sans cesse nouveau parce que colorant et fixant chaque accident de l'expérience d'une teinte sans cesse changeante. De là cette opulence, cette floraison d'idées qui communique à toute création son caractère *nouveau*, inattendu, — aussi bien pour celui qui l'a enfantée que pour le spectateur — qui nous déconcerte, nous donne enfin l'impression du *jamais vu* ou plutôt du *jamais perçu*. Ainsi Schopenhauer, « de même que la mère ignore le fœtus qui se développe dans ses entrailles mais le sent frémir² », ne saisit pas l'ensemble de son œuvre; mais il la sent grandir, tressaillir en lui; il en reconnaît « un membre, un organe³ », une partie après l'autre. Il écrit sans rechercher ce qui en résultera puisqu'il sait que « tout provient d'un seul terrain⁴ ».

« Mon esprit, écrit-il en 1813, tire sa nourriture du monde par l'intermédiaire de l'intelligence et de la pensée; cet aliment donne à mon œuvre un corps; et cependant, je ne sais pourquoi cela arrive en moi et non chez les autres êtres... Mais si, dans ce siècle de fer, je succombe avant cette heure, oh ! puissent ces principes qui n'ont pas mûri, puissent ces études être accueillies du monde telles qu'elles sont : en elles

1. Ch. Richet, Préface à *L'homme de génie* de Lombroso, 2^e édition, Schleicher frères, Paris, 1903, p. 9.

2. *Schopenhauer's Nachlass*, t. IV.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

apparaîtra peut-être un esprit d'affinité, qui apprendra à en disposer et à en réunir les membres¹ ».

Chez Schopenhauer, la puissance d'idéation justifie la puissance d'affectivité; elle est démesurée, étrange, telle l'imagination d'un aliéné. Du fou, il a « la conception rapide et bizarre² » mais « la clarté et l'étendue³ » de sa pensée la rendent féconde au lieu de la laisser stérile. Chez le fou, la création est originale mais « il n'a qu'une seule association d'idées⁴ ». Ici, le philosophe est illuminé par toute une série presque infinie d'idées simultanées; chez le fou, « nul frein aux divagations⁵ », nul pouvoir d'arrêt ou de contrôle sur le trop-plein de l'imagination créatrice. Ici, le sens critique le plus froid, le plus absolu, paralyse la spontanéité de l'image. Sa raison traque l'afflux des sensations, dans sa conscience comme « le chasseur la proie, à travers tous les labyrinthes ». Elle « investit⁶ » l'idée de toutes parts, « lui barre le chemin, jusqu'à ce qu'elle la saisisse, la rende claire et la jette morte sur le papier⁷ ». « Mon artifice, dira-t-il vers 1830, consiste à verser tout à coup sur l'intuition la plus vive ou sur l'impression la plus profonde, à l'heure favorable où elle vient de naître, la réflexion absolue la plus froide et de l'observer ainsi cristallisée (erstarret)⁸ ».

Le génie du philosophe est à lui-même sa propre récompense. Il contemple « son monde » comme l'artiste sa création. « La vie, dans le monde réel, est une boisson douce-amère... Le contenu de la connaissance est triste et atterrante; mais la forme de la connaissance elle-même... la pénétration de la vérité, tout cela rend singulièrement heureux et ne cesse,

1. *Schopenhauer Nachlass*, t. IV.

2. Ch. Richet, Préface à *L'homme de génie* de Lombroso, 2^e édit. Schleicher frères, Paris, 1903.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. Cité par Kuno Fischer, p. 134.

7. *Ibid.*

8. *Schopenhauer's Nachlass*, IV, p. 352.

d'une manière étrange, de mêler sa douceur à cette amertume¹ ». Il goûte la volupté de concevoir librement l'Idée. Il s'émerveille de la sentir germer, « jaillir en lui, sans lui » Il a la fierté de son œuvre, non parce qu'elle est sienne, mais parce qu'elle dispense la joie, étant née par et pour la vérité.

L'intellect ainsi émancipé du service de la volonté, comme toute douleur dérive du vouloir, comme la connaissance au contraire est en soi exempte de souffrance, le philosophe rayonne de « cette teinte de sérénité supérieure, supra-terrestre en quelque sorte, qui perce de temps à autre sur son visage, et s'unit si bien à la mélancolie des autres traits du visage, de la bouche en particulier, dans une alliance justement caractérisée par cette épigraphe de Giordano Bruno : *In tristitia hilaris, in hilaritate tristis* ».

1. *Schopenhauer's Nachlass*, IV, p. 341.

CONCLUSIONS

1° Du point de vue psychologique, il ressort que son hypersensibilité amène Schopenhauer à un isolement involontaire, contrôlé par l'orgueil excessif du « moi ». Misanthrope puis cataphronanthrope, il arrive tardivement à l'ironie, forme intellectuelle de la résignation. Chez lui, l'intelligence cède le pas au cœur : c'est en ce sens qu'on peut le placer au-dessus d'un moraliste : c'est un éducateur. Seulement, il établit au préalable la distinction subtile entre le philosophe qui enseigne les pratiques ascétiques et le saint qui les exerce. Ainsi sont expliquées les contradictions entre sa doctrine et sa vie.

2° Du point de vue pathologique : on ne relève, chez lui, aucun signe clinique de dérangement cérébral, aucune tare physique qui ait pu influencer sur le développement de sa pensée.

Son habitus excentrique, l'étrangeté de ses manières, ses phobies, tout ce qui a pu en imposer, dans sa vie pratique pour faire croire à sa folie ou à sa névrose, est sous la dépendance de sa puissance de sentir.

3° L'intuition, dans son système philosophique, est du plus pur caractère intellectuel. Elle naît sans effort, indépendamment de sa volonté, d'une vision comme celle de l'artiste qui crée une statue. Elle est guidée en toutes choses par un profond amour de la vérité. Il conçoit l'idée avec volupté : c'est pourquoi, il a, par moments, empreinte sur le visage, la sérénité du génie qui s'est débarrassé, pour un instant, de l'étreinte de l'individualité.

Vu,

Le Doyen.

p. le Doyen, l'Assesseur,

DUMAS.

Vu, bon à imprimer :

Le Président,

SABRAZÈS.

Vu et permis d'imprimer :

Bordeaux, le 16 décembre 1933

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER,

BIBLIOGRAPHIE

- Barzellotti** (G.). — *Il pessimismo dello Schopenhauer*, Florence, 1878.
- Bazaillus** (F. A.). — *La signification métaphysique de la musique d'après Schopenhauer*, Paris, 1904.
- Bossert** (A.). — *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*, Paris, 1904.
- Böttiger** (R.). — *Das Grundproblem der Schopenhauer Philos.*, Greifswald, 1898.
- Bourdeau** (J.). — « Schopenhauer, d'après sa correspondance », *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1884.
- Brunetière** (F.). — « La philosophie de Schopenhauer », dans *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1886.
— « La philosophie de Schopenhauer et les conséquences du pessimisme », dans *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1890.
— « La maladie du siècle », dans *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1880.
- Busch** (O.). — *A. Schopenhauer. Beitrag zu einer Dogmatik der Religionslosen*, Heidelberg, 1879; 2^e édition, 1878.
- Culas** (H.). — *Schopenhauer, Pessimisme-athéisme*, Montauban, 1909.
- Caldwell** (W.). — *Schopenhauer's system in its philos. significance*, Edimbourg, 1896.
- Caldwell** (W.). — *Schopenhauer's criticism of Kant*, dans *Mind*, 1891.
- Caro** (E.). — *Le Pessimisme au XIX^e siècle*, Paris, 1879.
- Challemel-Lacour**. — *A. Schopenhauer*, dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1870.
- Covotti** (A.). — *La vita e il pensiero di A. Schopenhauer*, Milan, 1910.
- Damur** (O.). — *Schopenhauers Ethik, im Verhältn. zu sein. Erkenntnissl. u. Metaph.*, Annaberg, 1898.
— *Schopenhauers Rechts. u. Staatsphilosophie*, Halle, 1901.
- David Asher**. — « Schopenhauer, Neues von ihm und über ihn »; publié d'abord dans le *Deutsches Museum*, puis en volume, Berlin, Duncker, 1871.
- Deussen** (P.). — *Die elemente der Metaphysik*, Aix-la-Chapelle, 1877; 3^e édition, Leipzig, 1902; trad. franç., Paris, 1899.
- Dreus** (A.). — *Die deutsche Spekulation seit Kant*, t. II, Berlin, 1893.
- Ducros** (L.). — *Schopenhauer, Les origines de sa métaphysique ou les transformations de la chose en soi de Kant à Schopenhauer*, Paris, 1884.

Erdmann (Ed. J.). — *Versuch ein Wissensch. Darstellung u. Gesch. der neuern Philosophie*, t. II, Riga et Leipzig, 1834-1853.

Foucher de Careil (A.). — *Hegel et Schopenhauer*, Paris, 1862; trad. allem. de G. Singer, Vienne, 1888.

Frauenstœdt (Editions de).

— *Ueber die vierfache Wurzel des Satzes vom Zureichenden Grunde*, 3^e éd. revue et augmentée, Leipzig, 1864 (XVI-160 p.).

— *Ueber das Seiu und die Farben*, 3^e éd. revue et augmentée, *ibid.*, 1870 (XVIII-93 p.).

— *Die Welt als Wille und Vorstellung*, 4^e éd. revue et augmentée, *ibid.*, 1873 (XXXVI, 634-VI, 743 p.).

— *Ueber den Willen in der Natur*, 3^e éd. revue et augmentée, *ibid.*, 1867 (XXVI-147 p.).

— *Parerga und Paralipomena*, 2^e éd. revue et considérablement augmentée d'après les manuscrits posthumes, 2 vol., Berlin, 1862 (XII, 530-IV 699 p.); 3^e éd., Leipzig, 1874.

— *Balthazar Gracian's Hand-Orakel und Kunst der Weltklugheit. Aus dessen Werken gezogen von Don Vincencio Juan de Lastanoya und aus dem spanischen Original tren und sorgfältig übersetzt von Arthur Schopenhauer*, Leipzig, Brockhaus, 1862 (XII-204 p.).

— *Arthur Schopenhauer, von ihm. Ueber ihn. Ein Wort der Verteidigung von Ernst Otto Lindner, und Memorabilien, Briefe und Nachlassstücke, von Julius Frauenstaedt*, Berlin, Huyn, 1863 (X-762 p.).

Aus *Arthur Schopenhauer's handschriftlichin Nachlass. Abhandlungen, Aumerkungen, Aphorismen und Fragmente. Herausgegeben von Julius Frauenstaedt*, Leipzig, Brockhaus, 1864 (XXXII-480 p.).

— *Ueber Schopenhauer's Geschichtsphilosophie*, dans le *Deutsches Museum*, n^o 22-23.

— *Arthur Schopenhauer's Sämmtliche Werke, herausgegeben von Julius Frauenstaedt*, 6 vol., Leipzig, Brockhaus, 1873-74, 3^e éd.; *ibid.*, 1891.

Fraueustœdt (J.). — *Neue Briefe ub. die schopenhauer Philosophie*, Leipzig, 1876.

Frohschammer (G.). — « Wille oder Phantasic, krit. Parallele zur Würdigung der Philos. A. Schopenhauers, dans » *Zeitschr. f. Philos. u. philos. Kritik*, 1885.

Gizycky (Geo von). — *Kant u. Schopenhauer*, Leipzig, 1888.

Grisebach (Editions de) :

1. *Exita und Inedita Schopenhaueriana, von Ed. Grisebach*, 1 vol., Leipzig, Brockhaus, 1888 (223 p.).

2. *Arthur Schopenhauer's Sämmtliche Werke, herausgegeben, v. Ed. Grisebach* 6 vol. de l'Universal-Bibliothek de Philip. Reclam, Leipzig (1890), 2^e éd. revue (1892). Cette édition se répartit ainsi :

Tomes I et II. — *Die Welt als Wille u. Vorstellung*.

- Tome III. — Die vierf. Warz., etc... — Der Wille in der Nat.
— Ethik.
- Tomes IV-V. — Parerga u. Paralipomena.
- Tome VI. — Farbenlehre. — Biograph. u. bibliogr. Anhang-Namen u. Sachregister.
3. *Arthur Schopenhauer's handschriftlicher Nachlass, herausgegeben von Ed. Grisebach*, 4 vol. de l'Universal-Bibliothek de Philip. Reclam Jun., Leipzig (1892). Cette édition se répartit ainsi :
- Tome I. — Gracian's Orakel der Welklugheit.
- Tome II. — Einleit. in die Philos., Uebst Abhandlgn.
Zur Dialektik, Aesthetik u. üb. die deutsche Sprachverhunzung.
- Tome III. — Aumerkgn. zu Locke u. Kant sowie zu nachkant. Philosophen.
- Tome IV. — Neue Paralipomena (chap. *εἰς ἑαυτόν*, — Namen u. Sachregister).
4. *Schopenhauer's Gespräche und Selbstgespräche, herausgegeben, von Ed. Grisebach*, Berlin, E. Hofmann, 1898 (143 p.).
5. *Schopenhauers Sämmtliche Werke*, 3 vol., Leipzig, Inselverlag, 1903; réédition en 5 vol., 1908.
- Grisebach** (Ed.). — « Schopenhauer, Geschichte seines Lebens, dans la collection biographique de Bettelheim intitulée *Geisteshelden*, Berlin, E. Hoffmann, 1897.
- *Schopenhauer, neue Beiträge sur Gesch. sein. Lebens*, Berlin, 1905.
- Gwinner** (W.). — *Arthur Schopenhauer aus persönlichen Umgang dargestellt*, Leipzig, Brockhaus, 1862; 2^e éd. remaniée et très augmentée sous le titre : *Schopenhauer's Leben*, *ibid.*, 1878 (XXI-635 p.); 3^e éd., 1910.
- Harpf**. — « Schop. u. Goethe (*Philos. Monatshefte*, 1885, t. XXI).
- Hartmann** (Ed. v.). — *Gesammelte Studien u. Aufsätze*, Berlin, 1876.
- « Herkunft u. Werdegang der Schop. Philos., » dans *Die Gegenwart*, 1898.
- *Gesch. der Metaphysik*, IIer Teil, seit Kant, Leipzig, 1900.
- « Schopenhauer et son disciple Frauenstoedt, » dans *Revue philos.*, 1876, I.
- *Schellings positive Philos. als Einheit von Hegel u. Schopenhauer*, Berlin, 1869.
- *Neukantianismus, Schopenhauerianismus u. Hegelianismus in ihr. Stellung zu den philos. Aufgaben der Gegenwart*, Berlin, 1877.
- *Die deutsche Aesthetik seit Kant*, Berlin, 1886.
- *Zur Gesch. u. Begründung des Pessimismus*, Berlin, 1880.
- « L'Ecole de Schopenhauer », dans *Revue philos.*, 1883, II.

- Hausegger** (F. von). — *R. Wagner u. Schopenhauer*, Leipzig, 1878.
- Haym** (R.). — *A. Schopenhauer*, Berlin, 1864.
- Hecker** (M. F.). — *Schopenhauer u. die indische Philos.*, Cologne, 1897.
- Hertslet** (W. C.). — *Schopenhauer Register*, Leipzig, 1892.
- Höfdding** (H.). — *Gesch. der neuern Philos.*, t. II, Leipzig, 1896, trad. frang., Paris, 1905.
- Janet** (Paul). — « La métaphysique en Europe depuis Hegel », dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1877.
- « Schopenhauer et la physiologie française : Cabanis, Bichat », dans *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1880.
- « Un bouddhiste contemporain », dans *Revue des Deux-Mondes*
- Joseph** (M.). — *Die psychol. Grundansch. Schopenhauers*, Berlin, 1897.
- Jürgen Bona Meyer**. — *A. Schopenhauer als Mensch u. Denker*, Berlin, 1872.
- Kewe** (A.). — *Schopenhauer als Logiker*, Rostock, 1908.
- Kowalewski** (A.). — *Schopenhauer u. seine Weltanschauung*, Halle, 1908.
- Kuno Fischer**. — *Schopenhauers Leben, Werke u. Lehre*, Heidelberg 1893 ; 2^e éd., 1898.
- Last** (E.). — *Mehr Licht ! Die Hauptsätze Kants u. Schopenhauers in allgemeinverständl. Darlegung*, Berlin, 1879 ; 4^e éd., 1880.
- Lehmann** (R.). — *Schopenhauer, ein Beitrag zur Psychol. der Metaphysik*, Berlin, 1894.
- Lehmann** (Ernst). — *Die verschiedenartigen Elemente der Schop. Willenslehre*, Strasbourg, 1889.
- Lévêque** (Ch.). — « L'esthétique de Schopenhauer », dans *Journal des Sav.*, 1874.
- Lombroso** (C.). — *L'homme de génie*, Schleicher frères, 1903, Paris.
- Lorenz** (H.). — *Zur Entwicklungsgesch. der Metaph. Schopenhauers*, Leipzig, 1897.
- Mayer** (Ed. v.). — « Schopenhauers Aesthetik u. ihr Verhältn. z. deu ästhet. Lehren Kants u. Schellings », dans les *Abhandl. zur Philos. u. ihr Gesch.*, éditées par B. Erdmann, Halle, 1897.
- Millioud** (M.). — *Etude critique du système philos. de Schopenhauer*, Lausanne, 1893.
- Möbius** (P. O.). — *Ueber Schopenhauer*, Leipzig, 1899.
- Nietzsche** (F.). — *Zur Genealogie der Moral*, Leipzig, 1887.
- « Schopenhauer als Erzieher », dans les *Unzeitgemässe Betrachtungen*, Schlosschemnitz, 1874, au t. I^{er} des *Œuvres complètes*, pet. éd., Leipzig, 1903.
- Neumark** (D.). — *Die Freiheitslehre bei Kant u. Schopenhauer*, Hambourg, 1896.
- Noiré** (L.). — *Der monist. Gedanke : eine Concordanz der Philos. Schopenhauer's, Darwins, etc.*, Leipzig, 1875.

- Pillon** (F.). — « La doctrine de Schopenhauer sur le libre arbitre », dans *Critique philosophique*, 1877.
- Pfleiderer** (O.). — « Der moderne Pessimismus », dans *Deutsche Zeit. u. Streitfragen*, Berlin, 1875.
- Paulsen** (Fr.). — « A. Schopenhauer : der Zusammenhang seiner Philos. mit seiner Persönlichk. », dans *Deutsche Rundschau*, VIII, 1882.
- *Schopenhauer, Hamlet, Mephistopheles, drei Aufsätze zur Naturgesch. des Pessimismus*, Berlin, 1900.
- Ragnisco**. — *Il mondo come volere e come rappresentazione di Schopenhauer*, Palermo, 1877.
- Rappaport** (Sam.). — *Spinoza u. Schopenhauer*, Berlin, 1899.
- Renouvier** (Ch.). — « La logique du système de Schopenhauer », dans *Critique philosophique*, 1877.
- « La métaphysique de Schopenhauer; idéalisme, matérialisme, monisme », *ibid.*, 1882.
- « Schopenhauer et la métaphysique du pessimisme », dans *Année philosophique*, II, 1893.
- Ribot** (H.). — *La philosophie de Schopenhauer*, Paris, 1874; 10^e éd., 1905.
- Riehl** (Al.). — *Philosophie der Gegenwart*, Leipzig, 1903.
- Rod** (Ed.). — *Les idées morales au temps présent*, Paris, 1891.
- Saitschick** (R.). — *Genie u. Charakter, Shakespeare, Lessing, Schopenhauer, R. Wagner*, Berlin, 1900.
- Schewe** (K.). — *Schopenhauers Stellung zu der Naturwissenschaft*, Berlin, 1905.
- Schmidt** (W.). — *Schopenhauer in sein. Verhältn. zu den Grundideen des Christentums*, Erlangen, 1894.
- Schüter** (R.). — *Schopenhauers Philos. in sein. Briefen*, Leipzig 1900.
- Schultz** (P. A.). — « Schopenhauers u. seine Beziehung zur den Naturwissenschaft », dans *Deutsche Rundschau*, 20, 1900.
- Seydel** (M.). — *Schopenhauers Metaphysik der Musik*, Leipzig, 1895.
- Siebenlist** (A.). — *Schopenhauers Philos. der Tragödie*, Pressburg, 1880.
- Simmel** (G.). — *Schopenhauer u. Nietzsche*, Leipzig, 1907.
- James Sully**. — *Pessimism, a history and a criticism*, Londres, 1877.
- Thilo** (Ch. A.). — *Ueb. Schopenhauers ethischen Atheismus*, Leipzig, 1867.
- Venetianer** (M.). — *Schopenhauer als Scholastiker*, Berlin, 1873.
- Volkelt** (J.). — « A. Schopenhauer, seine Persönlichk., seine Lehre sein Glaube (Collection des Klassiker der Philos. de Frommam) », Stuttgart, 1900.
- Rich.-Wagner**. — *Aesthetik u. Wille, oder Haetzel u. Schopenhauer*, Leipzig, 1901.
- Wallace** (W.). — *Schopenhauer (Great Writers seins)*, Londres, 1891.

- Wapler** (P.). — « Die geschichtl. Grundlagen der Weltanschauung Schopenhauer's (*Archiv. f. Gesch. d. Philos.*, 1905, t. XVIII.
- Weidel** (K.). — « Schopenhauer's Religionsphilosophie », dans *Arch. f. Gesch. der Philos.*, t. XX, 1907.
- Weiss** (O.). — *Zur Genesis der Schopenhauersch., Metaphysik*, Leipzig, 1906.
- Weng** (O.). — *Schop-Darwin, Pessimismus oder Optimismus*, Berlin, 1911.
- Willy** (R.). — *Schop. in seinem Verhältniss zu J. G. Fichte u. Schelling, diss.*, Zurich, 1883.
- Windelband** (W.). — *Gesch. der neueren Philos.*, t. II, Leipzig, 1880.
- Heoto Ziegler**. — *Die Geistigen u. soz. Strömungen des XIX Jahrh.*, Berlin, 1899.
-

BORDEAUX. — IMPRIMERIE J. BIERE, 18, rue du Peugue. — 1933.
